



DECEMBRE 1981

BIMESTRIEL N° 6

BRABANT



REWISBIQUE
Archives

87

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Conseiller technique : Guy Cobbaert

Présentation : Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : SOFADI, s.a.

Prix du numéro : 80 F.

Cotisation 1981 (6 numéros) : 350 F.

Siège : rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. : (02) 513 07 50

Telex : B BRU B 63.245

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :
000-0385776-07

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift « Brabant », die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 600 F au C.C.P. 000-0385776-07.

SOMMAIRE 6 - 1981

Sculpture en Brabant, de la fin du quatorzième siècle, par Willy Godenne	2
Les hôtels bruxellois pour voyageurs et leur rôle historique (3), par André Hustin	14
Le Jardin Royal de Zoologie de Bruxelles, par Fabienne Souweine-De Sadeleer	20
Les bourgmestres de Bruxelles depuis 1830, et leur temps (2), par Marcel Vanhamme	30
Sur les traces de Juste Lipse, par Joseph Delmelle	38
La promenade 1815 (2 ^e partie)	40
Presbytères en Brabant (13), par Yvonne du Jacquier	46
Vient de paraître, par Yves Boyen	51
Un achat utile... un cadeau qui plaira	52
Avis et Echos recueillis par M.-A.D. et Y.B.	54
Les manifestations touristiques Couverture	3

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Sculpture brabançonne de la fin du quatorzième siècle : Willy Godenne, A.C.L., Staatliche Museen de Berlin (République démocratique d'Allemagne); Hôtels bruxellois pour voyageurs : documents aimablement prêtés par l'auteur ; Jardin royal de Zoologie de Bruxelles : Bibliothèque Royale (Bruxelles) et Fédération Touristique du Brabant ; Bourgmestres de Bruxelles : documents aimablement mis à notre disposition par l'auteur et Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant ; Sur les traces de Juste Lipse : A.C.L. ; Promenade 1815 : Hubert Depoortere et Roland Caussin, dessins de Marcel Hanon et Marc Schouppe ; Presbytères en Brabant : Fédération Touristique du Brabant et INBEL ; Avis et Echos : Patrick Lorette et Roland Caussin.

Au recto de notre couverture : le séduisant moulin de Hondzocht, à Saintes, se dresse à proximité de la route Hal-Englien. Il fut également appelé moulin de Labaque ou de Lebacq, du nom d'une ferme voisine datant de 1779. Ses origines remontent à ± 1500. Construit en briques, sur un puissant tertre en maçonnerie, il comporte trois étages que couronne une élégante coupole. En 1950, le vent cessa d'actionner ses ailes. Il fut, par la suite, alimenté par un moteur diesel. Le moulin a été classé comme monument en date du 4 avril 1944. (Photo : le Berrurier).

Sculpture en Brabant de la fin du quatorzième siècle

PAR SCULPTURE, nous entendons celle de semelles de poutres, donc de dimension limitée, en pierre. Par Brabant, nous évoquons l'ancien Brabant qui, de 959 à 1482, délimitait le Brabant actuel, la seigneurie de Malines, le marquisat d'Anvers, remontait vers l'ouest, jusqu'à la Zélande et, longeant la Meuse, atteignait à l'est, le Limbourg.

Notre notice concerne principalement des œuvres d'art du moyen âge, passées inaperçues à Malines, jusqu'en 1938. Comment est-ce possible, alors qu'elles se trouvaient dans des bâtiments où accédait du monde ? Au cœur de la ville, près du Grand-Pont gothique, où coule la Dyle, dans une maison et des annexes du Serment des Escrimeurs-Hallebardiers, dite Gilde de Saint-Lambert. Ce local avait été acquis le 15 octobre 1593. On le surmon-

ta d'un étage en 1619 et, en 1684, d'une grande salle de festins. Entre ces trois dates se situent des tableaux-portraits de Rois de la Gilde, en grand appareil, dont il sera question. Cette grande salle, à l'étage, était ornée de cuirs dorés et d'une cheminée en marbre blanc.

Les Gildes des Escrimeurs ont généralement saint Michel comme saint patron, mais ce serait « une exception propre au Serment des Escrimeurs de Malines que saint Lambert soit honoré comme saint patron principal ». (Voir G.J.J. Van Melckebeke, p. 50 et J. Helbig, p. 52.)

Saint Lambert, apôtre de Taxandrie et du Brabant, fut lâchement tué à Liège, vers 705, par deux soldats lui enfonçant une hallebarde dans le corps, alors qu'il consacrait les espèces à l'autel. Il fut particulièrement honoré en nos

contrées. Le martyr est représenté sur les parchemins miniaturisés, de vers 1250, de la bibliothèque universitaire de Liège. Mais là où la hallebarde est l'arme du crime, cela se voit mieux sur un des deux volets du retable de Herbaïssous-Piétrain. Tableau de la Renaissance, reproduit dans le *Bulletin des Musées royaux d'Art et d'Histoire*, n° 1, 1942. — Un tableau moins ancien mais plus accessible, h 2,50 m approximativement, se trouve à l'église de Woluwe-Saint-Lambert.

Des emblèmes de la Gilde, de l'aspect ancien de la maison, des uniformes, il sera question ci-après. Les emblèmes, nous les avons retrouvés aussi, en 1938, au plafond, répétés en stuc, dans la salle de festin, en état délabré. C'est à cette date que nous vîmes, une première fois, les semelles de poutre ayant été démontées et se trouvant

rassemblées au rez-de-chaussée. La Ville ne les avait pas encore acquises. Nous avons pris des photos et c'est lorsque les pièces avaient été placées au Musée communal qu'une seconde série fut faite. Ces documents servirent à la notice que préparait pour ce genre de sculpture notre ami Prosper Verheyden. La publication, en 1943, est la seule qui parle, avec tous les détails, de sculpture dont nous vous soumettons ici cinq sujets. Les trois plus importantes avaient été encastrées à 30 cm de profondeur dans des murs de 50 à 60 cm d'épaisseur.

En 1954, du temps de M. le Ministre A. Spinoy, eut lieu une exposition des Industries d'Art de Malines, à Bruxelles et à Malines, où figurèrent les semelles de poutres n° 1 et 5, sans illustrations. Il n'est donc pas déplacé d'en reparler et d'en souligner l'intérêt.

Nous avons le plaisir de vous montrer, avec de grandes reproductions à l'appui, les semelles de poutres en question.

vers le spectateur, pour autant qu'il se trouve de face. Les sourcils sont épilés et aussi minces que possible, à la mode de la première moitié du XIV^e siècle. De la calotte rouge s'échappent, parallèles au visage, deux tresses repliées, cachant les oreilles et atteignant le cou.

Du point de vue coiffure et date, on peut comparer cette sculpture avec les représentations de Jeanne de Bourbon, vers 1375, époque, en nos contrées, de Louis de Male. De même, Marie d'Espagne, effigie funéraire à Saint-Denis, 1379 (voir C. Enlart, p. 188).

La personne est dénudée, en diagonale, jusqu'à la taille. La main gauche est entrouverte et il se pourrait qu'à l'origine elle tenait un objet.

Une tête de femme sculptée, de nos contrées et de cette époque, on n'en trouve pas tellement mais, en dehors de celles que l'on voit ici, il en existe plusieurs au Musée Gruuthuse à Bruges.

Par rapport à Bruges, permettez-nous de citer un savant archéologue et critique d'art anglais, W.H. James Weale, habitant Bruges. Vers 1860 il fut nommé, par le Gouvernement belge, membre correspondant d'une Commission centrale pour les œuvres d'art. Non seulement il avait une préférence pour les sculptures du moyen âge, mais écrivait qu'à cette époque tous les personnages étaient montrés dans le costume qui était à la mode du jour.

La semelle de poutre, en question ici, est en pierre blanche revêtue d'un ton vert-gris. Elle mesure : Hauteur 22 - Largeur 49,5 cm.

Sujet numéro 1.

Une femme de haut rang, XIV^e siècle.



1.

Une femme, supposée de haut rang, est couchée sur le côté droit ployant un genou. Elle relève la tête, s'appuyant sur le coude, son regard dirigé

Deux prophètes à phylactère.

« Rédempteur », Nivelles, XIII^e siècle



sionomies nobles dans lesquelles il y a d'habitude un sourire très fin, une expression de bonté, gestes variés et expressifs, et le rendu de la souplesse et de la vie... enfin : enseignement de la bible ». Bien sûr il y en a d'autres...

Sous un vigoureux support de poutre, deux prophètes bibliques se présentent tenant en mains un phylactère, banderole où ils ont inscrit un texte sacré. Les personnages ne sont pas de demi-figures, ils sont sculptés des pieds à la tête mais assis. Où trouve-t-on des traits aussi frappants, des chevelures et barbes pareilles ?

Au XIII^e siècle, sur la châsse en orfèvrerie de sainte Gertrude, à Nivelles, un « Rédempteur » est représenté avec barbe et coiffure similaires. Œuvre de Colars de Douai et Jacquemart de Nivelles (1272-1298). Une petite reproduction est jointe ici comme preuve à l'appui. Cela nous fait supposer que les deux sont de même date.

Nos prophètes sont Sémites, aux yeux et lèvres très marqués. Rasés autour de la bouche, mais pourvus de barbes savamment préparées, à ne plus perdre de mémoire ! Barbes différentes l'une de l'autre, comme pour marquer que les personnages ne sont ni de la

même contrée ni de la même époque. L'allure plutôt aimable, voire souriante. L'un marquant, de sa main ouverte, ce qu'il faut croire et prévoir. Comme comparaison de prophètes, d'époque reculée et tenant un phylactère, il y a ceux de Bruxelles, rangés au Musée communal, que vient de décrire Jacques M. Maldague dans « *Le Folklore Brabançon* ». Ensuite ceux, surtout, sur les culots des statues du portail de Champmol-Dijon. Il nous semble qu'ils n'ont ni l'originalité, ni la vigueur, ni le bon état de ceux de Malines !

Dimensions : Hauteur 31 - Largeur 38 - Saillie 33.



Côté gauche du prophète et beaux drapés.

Bloc démonté qui était encastré à 30 cm de profondeur dans le mur.



3.

Sous un vigoureux support de poutre, encore deux prophètes, figurés des pieds à la tête, mais assis, d'allure plus moderne. Ils ont la coiffure frisée, soignée, courte, la barbe rasée autour des lèvres comme les précédents prophètes. Aimablement souriants, ils semblent discuter d'après l'inclinaison

des têtes. Ils n'ont pas en mains de long parchemin, mais un livre volumineux et relié, deux pages à découvert ayant un semblant de texte, pas nécessairement imprimé, ce qui nous reporterait au XV^e siècle. Disons un texte manuscrit, ce qui implique le moyen âge.

Ils sont coiffés d'un bonnet mitré, appelé toque à revers, et portent robe et mantille.

Se faire comprendre sans usage de la parole, est l'art subtil de la sculpture. Passant son coude devant le côté gauche de son compagnon en prophéties, le premier semble dire : il faut tout lire et en accepter l'ensemble. Ayant rejeté sa mantille à l'arrière dans le feu de l'argumentation, le second de répondre : il en raconte une bonne, comment retenir l'ensemble, voyez surtout l'essentiel ! Il est du reste le plus Sémi-



Dans le feu de l'argumentation ayant rejeté sa mantille à l'arrière

te des deux, à voir son sourire rusé et ses cheveux joliment frisés. L'inclinaison des têtes en différents sens ; le confrère que l'on repousse en badinant ; le livre que l'on commente ou phylactère, sont des modes retrouvés à Champmol-Dijon, sur les culots soutenant les saints patrons du portail attribué à Claus Sluter. N'est-ce pas curieux ? Mais à Malines tout cela est mieux représenté.

Dimensions : Hauteur 31 - Largeur 38 - Saillie 32.



« Où Claus Sluter s'est-il formé ? s'est demandé Fierens-Gevaert, eut-il des précurseurs en Belgique, en France, en Hollande ? »

Deux prophètes tenant un livre relié

4.



Scène biblique très connue de la perversité de la femme surtout lorsqu'elle est cueillie dans le camp ennemi et que l'on y fait des confidences coupables. Le Seigneur à ce moment se détourne de son protégé Samson, chef des Hébreux. Celui-ci tombe aux mains des Philistins dont la perniciose Dalila est l'alliée. Placée en léger recul sur cette sculpture, son sourire, quelque peu méprisant, prouve qu'elle a enfin percé le mystère de l'invincible Samson.

Voir quadrichromie au verso de la couverture.

Sa toilette n'a rien de particulier quant aux sourcils épilés et surtout quant à la coiffure, débordant de sa calotte rouge, tout cela du style du XIV^e siècle, comme indiqué à l'œuvre n° 1 ci-dessus.

Sa blouse est de ton rouge et la manche pendante a la particularité d'être serrée en coudière du XIV^e siècle, terme cité dans Enlart, p. 579, la fente étant à hauteur du coude.

Dalila assise regarde devant elle. Sous sa longue jupe pointent des chaussures. Elle saisit d'une main le bas d'une mèche des cheveux ondes de son ennemi amoureux, celui dont la force réside dans les cheveux. De la main gauche, elle caresse le haut du crâne. Instant fatal pour celui qui se présente béat et ne se doutant guère de sa fin.

Sous la barbe de Samson, ondée à la mode particulière d'un des deux prophètes du sujet n° 2 montré, de façon inattendue, il y a le heaume, de face, de type du XIII^e siècle, comme se réserve un souverain au combat. Emblèmes héraldiques primitifs le heaume étant paré à la façon traditionnelle d'un lambrquin, ici de gueules. Il est flanqué par ce qui en héraldique s'appelle Demi-vol, de même ton, figure stylisée par deux ailes les pointes vers le haut, non dos à dos. Le tout au-dessus d'un écu penché dit à l'antique. Il est de forme, dimension, inclinaison, similaire à celui de la plaque tombale de G. Wene-maer, décédé en 1325, conservé au Musée archéologique de Gand. L'écu de Samson est indéchiffrable et foncé. Symboles de puissance voire de courage, c'est-à-dire jeu des passions qui ont de la grandeur, car des conflits religieux s'en mêlent : Baal le Dieu de Dalila, et le vrai Dieu s'affrontent.

▲
Dimensions : Hauteur 25 - Largeur 40 - Saillie 37.
Polychromie belle et d'origine.

Dimensions : Hauteur 27 - Largeur 35 - Saillie 30.
Polychromie d'origine. ▶

5.

Saint Michel en cette ancienne maison « den Inghel » est plus justifié que l'on pourrait le croire. Il n'est pas seulement le saint patron de Bruxelles, mais aussi de toutes les gildes d'Écrivains, à l'exception de Malines, où saint Lambert est honoré comme saint patron principal et déjà indiqué.

Le regard tourné vers Dieu, saint Michel, chef de la milice céleste, à Son ordre, a foncé sur terre pour écraser le démon. Il tient, en haut-relief, la lance crucifère, propre à son rang, tandis, que, de son pied, il écrase le dragon dont la queue serpente sur les remiges, vers le dossier de l'aile. Quant à la tête du dragon, brisée, elle manque au bas de la sculpture. Belle est cette aile déployée que saint Michel referme avec aisance. Un genou, replié sous lui, est relevé écrasant le corps du démon.

Sculpture quelque peu différente, plus aérée que les précédentes, mais toute d'élégance et à traces de couleurs tendres. Une partie de la lance brisée manque.

Cette pièce eut l'honneur d'être placée à l'exposition consacrée à saint Michel, au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles, en 1980.



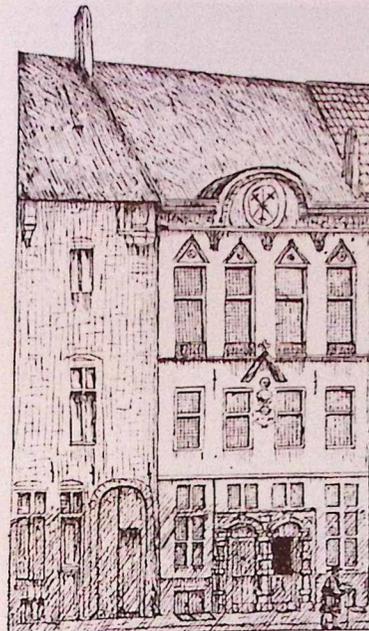


ANNEXE A

LES GILDES militaires à Malines, on pourrait en énumérer cinq différentes, venaient en aide à la défense et la sécurité de l'Etat et de la Commune. Celle des Escrimeurs, la seule nous intéressant ici, remonte aux environs de 1398 et sa fondation officielle date de 1504 (1). A ce moment les Escrimeurs ne comptent qu'une élite de 28 membres. On sait localiser leurs réunions d'après la dénomination de la *Schermerstraete* des temps jadis. Il est établi qu'ils avaient une salle d'exercice en 1526, rue Saint-Jacques. Le nombre de membres passe à 40 vers 1566. L'acquisition d'une maison au cœur de la ville, comme énoncé en première page, ne se fit qu'en 1593, l'ancienne maison « den Ing-

hel », de 1398, et voisine ou imbriquée dans celle du « Couderborch » qui, d'après Reydams, se nommait, en 1311, « de Borch », maison à donjon (voir J. Uytterhoeven, lettre du 18/12/40). Ce nom de Couderborch variera d'orthographe au cours des années suivantes. Il y eut un chevalier Simon vander Couderborch, écoute de Malines, en 1360 (voir P. Verheyden, p. 23, d'après V. Hermans) et un Boudewyn van der Couderborch (Schepenacte 1374, voir Uytterhoeven, *id.*). Il nous intrigue de connaître le rapport qui pourrait exister avec les « Steenen » ou « turrilas domos », s'élevant orgueilleusement dans les airs par fierté des lignages et dont parle Guillaume le Breton, dès 1214, figurant la pierre tombale d'Asscheric van der Couderburch (2) (voir V. Fris, p. 45).

On peut se demander quel rapport il y a entre la sculpture des semelles de poutre — à part le Saint-Michel — et le Serment des Escrimeurs qui acquirit la maison en 1593 ? Ces œuvres se trouvaient en place sans doute depuis le moyen âge, dans un local à quel usage ? Salle de garde ? Salle de Justice ? avant que n'existe celle créée à Malines par le Duc Charles le Téméraire. Si nous avons eu l'honneur de faire la connaissance de P. Van Melckebeke, le propriétaire, quelque temps avant son décès, le 28 février 1938, nous étions trop peu avertis pour lui en poser la question. La seule chose que nous avons, momentanément, ce sont deux petits tracés sommaires des locaux, l'un par Willy Geets, voisin, l'autre par Verheyden et les textes s'y rapportant et se trouvant dans sa notice.



Jadis Serment des Escrimeurs-Hallebardiers

ANNEXE B

Façades de la Gilde de Saint-Lambert, rue du Serment, d'après un dessin aquarellé de J.-B. De Noter, de Malines, daté de 1790. Sous le petit auvent se trouve le buste du saint patron et sous la corniche l'emblème de la gilde : deux épées croisées sur une hallebarde. Cela se remarque mieux sur l'original ainsi que sur la reproduction en couleurs de l'Album II, publié, en 1980, par J. Stevens, à Malines.

En 1790, peu avant la Révolution française, il y a un cabaret au rez-de-chaussée. Lesdits emblèmes disparurent dès l'arrivée des Français, en même temps que la gilde. En 1798, le mobilier fut transporté et vendu par les Français à la commanderie de Pitsembourg.

Onze tableaux sont mentionnés dans une liste en 1619, comprenant celui de Morissens 1619, aet. 37 (Voir Van Melckebeke, p. 47 et le renseignement de vente, p. 56). Etant la date, le tableau de Jacques De Melaen n'y figure pas.

« Les armoiries du Serment étaient de gueules, à la hallebarde d'argent posée en pal, chargée de deux épées d'argent aux gardes d'or et se croisant. Sur le tout et placé au centre, un briquet de Bourgogne en or et, au-dessus de la hallebarde, une couronne d'or. Ces armoiries étaient gravées ou repoussées sur les deux parures en argent doré que les confrères portaient attachées aux manches de leur uniforme en drap et satin noir, appelé « tabbaert » (J. Helbig, p. 17).

ANNEXE C

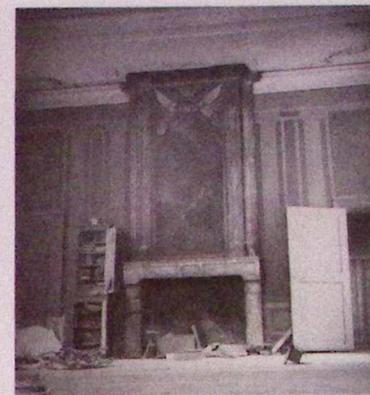
En complément de ce que nous disions au début de ce texte : la fondation du Serment comprenait dans son sein plusieurs représentants de la noblesse et exerçait une incontestable influence sur les affaires de l'Etat (Voir Van Melckebeke, bibliographie). Les Escrimeurs avaient le droit de porter la dague et l'épée ; d'autres une hallebarde, voire le mousquet. A l'église Saint-Rombaut, il y avait une chapelle des Escrimeurs (Voir J. Laenen, p. 219). La partie supérieure d'un vitrail est conservée aux Musées d'Art et d'Histoire, à Bruxelles, où l'on voit de la gilde militaire, saint Lambert, revêtu d'une armure et cottes de mailles, tenant une arme d'hast et de choc, dit marteau d'armes du XVI^e siècle (Voir J. Helbig, p. 53).

Malines traversa les troubles et l'époque la plus difficile de son histoire, quand survint heureusement de 1609 à 1621, la fameuse « Trêve de XII Ans ». Le temps de se rétablir et, en septembre 1616, eut lieu la Session du Grand Conseil que présidèrent les archiducs Albert et Isabelle. Cela au nouveau palais, rue de l'Empereur, actuel Palais de Justice. On trouvera l'illustration de la Session et desdits locaux à L. Th. Maes, cité à la bibliographie. La réception aux abords de la ville et le défilé justifient pleinement les uniformes chamarrés que nous montrons aux pages suivantes et les noms cités à Van der Hemm, à la bibliographie.

Au siècle suivant il y eut la visite de Sa Grandeur François-Etienne de Lorraine, en 1731 (à ne pas confondre avec le prince Charles de Lorraine qui fit son entrée à Bruxelles, en 1744).

Franciscus, comme on le nomme dans le manuscrit consulté était « Coninck van Jerusalem » âgé de 22 ans, venant avec autorisation de Sa Majesté l'empereur Charles VI, maître des Pays-Bas autrichiens. Il avait visité les cours d'Allemagne, Angleterre et Pays-Bas, comblé de présents. Il fut assisté du grand-maître, comte Julio Visconti, traversa la ville en grande festivité pour rendre visite au cardinal d'Alsace. Y participaient le Gouverneur, le président Van Volden du Grand Conseil, les autorités de la ville et du Conseil d'Etat et bien entendu les Gildes dans leurs plus beaux uniformes. Le détail se trouve relaté aux p. 351-361 du manuscrit in-folio de Van der Hemm. Les raisons probables de ce passage à Malines se trouvent dans J. Pirenne, p. 238 et 246, et, qui sait, dans un ouvrage de Mgr. Carlo de Clercq, 224 p., 1976.

Ledit François de Lorraine fut nommé duc et ensuite grand-duc de Toscane en épousant Marie-Thérèse, âgée de 23 ans en 1736, fille de Charles VI. Des fêtes similaires eurent lieu en 1775 pour le bien-aimé prince et duc de Lorraine. Le banquet se fit dans les locaux du Serment des arbalétriers, place du Marché-aux-Grains.



En haut de la page : Etat délabré de la salle de festins (1938).
Ci-dessus : Emblèmes du Serment, en stucs, de 1765, se trouvant au plafond de ladite salle.

ANNEXE D

G. Van Doorslaer publiant un ouvrage, en 1935, concernant l'orfèvrerie malinoise, désirant montrer le collier d'argent doré que portaient les rois du Serment des Hallebardiers, reproduisit ce tableau.

Michel Moorensens était fils de Michel et de Claire Van der Veken. Il épousa Ursule Van Loven, parente sans doute du doyen de la Gilde, voir catalogue de 1869 et aussi Van der Hemm. Il décéda le 27 janvier 1623, donc très jeune. Si nous avons des doutes quant au nom Moorensens ou Morissens c'est qu'il y eut un Fr. Jos. Morissens, faisant partie de la gilde des arbalétriers et actif à la réception, en 1775, de Charles de Lorraine, donc bien plus tard.

Il est représenté en qualité de roi du Serment en 1619 et il est évident qu'il n'obtint pas ce titre sans avoir fait partie des membres précédemment et subi les examens sévères quant au maniement des armes : épée et poignard atteignant la virtuosité. Sa grande allure, royale sans jeu de mots,



Michel Morissens, roi du Serment en 1619. Voir Annexe D. Inv. 211, H 110 - L 67 cm.

l'élégance de ses traits, ses riches atours, le tabard doré, le velours ciselé que l'on distingue à la manche, prouve sa noblesse que semble confirmer un blason, dont nul ne fait mention et se trouve dans l'angle au bas du tableau. Mais vu à distance il ne nous est pas loisible de le confirmer. Tout fait prévoir qu'il a dignement assisté à la réception des

Archiducs au Grand Conseil. Malgré les temps troublés vécus, sa fortune se lit à son allure martiale, barbe et coiffure parfaites, port de l'élégant collet plissé dit fraise, à la façon d'un Otto Venius. Il ne dépasse pas la richesse des détails de son chef le Seigneur Snoij d'Oppuers, n'a pas comme lui le casque à deux panaches rouge et blanc. Il tient

en main une canne à pommeau d'argent presque aussi grande que lui. Le long de la canne il y a deux panaches blancs de son couvre-chef à large bord, dont on ne voit guère le détail. Ses manchettes n'ont pas la richesse de celles de son Seigneur nommé. Pour le collier laissons la parole au connaisseur. Van Doorslaer indique que le collier

est en argent doré, à l'emblème de saint Lambert et, sous réserve, l'attribue à un orfèvre malinois résidant à Anvers. Par comparaison au collier de la Gilde des arquebuziers, d'après les comptes ce collier pesait 55 onces et 6 esterlins ; il aurait coûté 380 florins 17 sols. La plaque médiane représente saint Lambert à cheval, en costume d'évêque mais armé en guerrier. Des motifs sont constitués par de minuscules trophées formés par des halberdes et des épées. Le collier aurait été confectionné en 1613.

A remarquer qu'au collier, à la présente page, il n'y a pas des appendices minuscules trophées... cela doit avoir sa signification, mais bien au collier du roi en 1638 (De Melaen). La ceinture brodée de fils d'or et d'argent est différente à chaque roi. L'écharpe-ceinture de soie de ton carmin, large de quelque 20 cm, est différente à chaque personnage ; elle se termine par un pan atteignant mi-jambe et de broderie à fil d'or.

Mooressens est armé de l'estocade à pommeau et fin quillon, à la mode au XVI^e siècle, et de la dague, suspendue à son côté droit, preuve de virtuosité supplémentaire.

Inv. 211 (jadis n° 153), H 110 L 67 cm. Bois.

Permettez-nous de joindre un fragment de tableau supplémentaire d'un roi du Serment, étant donné que le collier qu'il porte est plus distinct, avec variante de ne pas y avoir d'appendices, ce qui a ses raisons. Il porte une élégante fraise qui semble dater le personnage vers 1616, cependant la date exacte et l'identité restent à découvrir. La tonalité de la ceinture est très belle et la bandoulière est différente des autres.

Le tableau peint sur panneau de bois. Inv. actuel 222, H 108 L 56 cm est mentionné au billet de la salle 17.

A lire ce billet de la salle 17, il s'y trouve 23 tableaux de militaires de gildes, dont 15 Escrimeurs, avec indication sommaire. Tous ces portraits sont de maîtres inconnus.

Il est peut-être intéressant de dresser une liste de membres du Serment à la même époque, fut-elle incomplète et de sources différentes.

— Philippe Snoy, chef-homme du Serment en 1618, âgé de 46 ans, ancien commune-maître de la ville, tableau salle 17 au Musée Communal.

Ph. Snoy était seigneur de Poederlé, Gierle et Oppuers. Audit tableau : fort bel homme en riches vêtements de chef militaire mais le col plissé dit fraise est surmonté d'un petit col en dentelle et les manchettes sont en dentelle également ; l'épaulière à la mode de 1630. À sa gauche se trouve le casque de guerrier déjà cité. Les Snoy furent barons en mars 1664. Un descendant demeurera à l'actuel Collège Saint-Rombaut la seconde partie du XVIII^e siècle.

— Jean Van Loven, doyen, 1619, âgé de 65 ans. Fut échevin de Malines, décéda le 8 août 1633. Tableau n° 147 au catalogue de 1869, n° 3 de la salle 17.

— Jacques Coop, sous-chef-homme, 1619, âgé de 51 ans. Marchand de vin à la grand-place, marguillier à Saint-Rombaut, assista au siège de Lierre, décéda le 1^{er} octobre 1627. Tableau n° 148 audit catalogue, n° 4 de la salle 17.

— Josse Heyns, alias Smets, doyen en 1612, âgé de 39 ans. Tableau n° 149 audit catalogue.

— Corneille Van Berghe, sous-chef-homme, 1619, âgé de 42 ans. Tableau n° 152 audit catalogue.

D'autre source :

— Remi Oliviers, porte-étendard, 1619, âgé de 58 ans.

— Pierre Van Triest, sergent, 1619, âgé de 36 ans.

— Jean Boerbonnoys, sergent, âgé de 53 ans.

— Augustin van Wechter, doyen, âgé de 36 ans.

ANNEXE E

L'identification par nous en 1942 d'un tableau à Berlin, conservé à l'époque, au Kaiser-Friedrich-Museum, représentant un Roi de la Gilde de Malines (toile de 85/117) fut relativement aisée, après avoir eu sous les yeux l'ouvrage de G. Van Doorslaer.

A Berlin la situation était différente, on ne se doutait pas que le personnage fut Malinois et l'attribution picturale avait été assez contestée. A l'origine on avait cru cette œuvre d'un peintre flamand, établi en Espagne. Il n'y avait qu'un pas pour l'attribuer à Velasquez, ce qui était flatteur pour la qualité. Le tableau passa en 1868 à la collection Merlo, à Cologne. De là il trouva sa route au Musée Suermondt, à Aix-la-Chapelle. Enfin son sort se fixa au Kaiser-Friedrich-Museum, sous le n° 408 c. En 1911, parut le magnifique catalogue édité par J. Bard (Voir bibliographie), où il ne se trouva que dans le « Nachtrag », p. 409, avec la supposition d'être exécuté par un maître flamand aux environs de 1630.

En 1942-1943 nous avons demandé une photo en donnant notre humble avis et cette photo fut confiée, par nos soins, au Conservateur du Musée communal de Malines, à l'époque. La personne étant décédée depuis lors, le document aurait été égaré, apprîmes-nous en 1981. Dès lors nous pensions qu'il eût été simple de redemander une nouvelle photo à Berlin. Hélas, par retour de courrier on nous fit part à la section occidentale des Musées que la toile en question avait été détruite, en mai 1945, dans la Flakturm Friedrichshain, mais que probablement la Direction des Staatliche Museen, section orientale, pourrait nous informer si la prise de vue, faite avant 1911, existait encore. C'est ce que nous fîmes aussitôt ; le temps s'écoulant nous tentâmes de faire faire à Bruxelles un agrandissement d'après le cliché typographique, relativement réduit, et tramé, de l'édition Bard. Le résultat était bon, mais heureusement avec chance et patience, nous avons obtenu juste à temps, en juillet 1981, la photo originale et de loin supérieure, ci-jointe, grâce à l'aimable concours de la Direction et de la section photographique des Staatliche Museen de la République démocratique d'Allemagne (Voir bibliographie).

Entre-temps, à Malines, le nouvel archiviste Monsieur H. Installé, se référant à la date du tableau, nous guida aimablement aux renseignements essentiels, à savoir le nom du personnage. D'après un volumineux manuscrit des archives (voir bibliographie), le nom du Roi de la Gilde malinoise serait *De*



Roi non identifié dudit Serment, à collier sans appendices. Inv. 222, H 108 - L 56 cm.

Melaen. Caractéristiquement malinois puisqu'un confluent de la Dyle se dénomme : *Melaen*. Cependant dans un manuscrit moins important mais antérieur il nous semble lire *Milaen* (ms : *Ghilde van Hallebardiers, Anno 1603, n° 13, in-4*, reliure parchemin). Ailleurs : « Meester Jacques De Melaen, gecomen in de Gilde 1626 ende overleden in januario 1646 » (décéda en janvier 1646). Son nom est précédé de la date : 1628, année où il fut roi du Serment (voir Van der Hemm, p. 421). Au haut du tableau, peint sur toile, alors que les autres du Musée communal de Malines sont sur bois, se trouve indiqué : aet. 39, anno 1630, ce qui ferait supposer qu'il demeura roi du Serment jusqu'à cette date, ou bien qu'il fut réélu à cette date.

Reprenons les indications du catalogue Bard, 1911, que nous traduisons comme suit : Sur fond gris foncé, la tenue et les cheveux noirs se détachent comme légèrement éclairés à l'arrière.

Il s'y trouve indiqué : Gebrochenes Weiss im Kragen. Als lebhafteste Farben wirken das Karminrot der unten mit milt goldgelben Besatz gezierten Schärpe und die okergelben und braunen Tönen des goldenen Ordensgehanges. Silbergesticktes Bandelier.

Ce que nous résumons en quelques mots : le ton du col à la mode peut paraître cassé par la patine du tableau. L'écharpe-ceinture contraste par le ton carmin, bordé d'un liséré d'or mat, sur le vêtement foncé. La bandoulière est brodée de fils d'argent. Seul l'original ou quelque photo en couleurs pourrait nous éclairer davantage.



Jacques De Melaen, roi du Serment en 1628. Ici à 39 ans en 1630. Existait au Musée de Berlin, mais fut détruit. Voir Annexe E

Le collier est évidemment le même que celui que portait Michel Mooressens et, sauf les appendices, celui du roi, inv. 222. La canne à pommeau d'argent lui est personnelle et moins haute. Il n'y a guère trace de couvre-chef, de paches ni de poignard.

La bandoulière brodée de fils précieux est plus large et à boucle, elle part en diagonale de l'épaule jusqu'au bas de la taille. Elle porte une épée plus lourde que celle de Morissens, en nouveau style Louis XV, dénommée rapière espagnole (ce qui pourrait avoir mis les experts du tableau sur une

fausse piste). La rapière a une coquille hémisphérique surmontée d'un long quillon. Arme pouvant aussi bien être fabriquée à Liège à la mode du temps. Etant nouée, la ceinture possède un ample et long pan atteignant le genou et se terminant de fils d'or.

Notes

(1) 1504 est relativement tôt, comparé à Gand, laquelle à cause des tourments incessants attendit 1613, où, par faveur des Archiducs, fut créée, après les trois autres gildes militaires, la confrérie des Escrimeurs, sous l'égide de saint Michel. Elle fut logée à la Halle aux Draps, disponible, et ne dura qu'un temps.

A Bruxelles, en 1480, naquit le Serment des Gladiateurs ou des Escrimeurs, confrérie exclusivement composée de nobles, qui seuls avaient le droit de porter l'épée. Elle choisit pour patrons saint Michel et sainte Gudule. Les Escrimeurs avaient leur salle d'exercice à la Grand-Place, dans la Maison du Roi (Voir L. Hymans, p. 187).

(2) V. Fris : En 1394... « on trouve encore à Gand des évêques dissidents tels Guillaume van Coudenbergh ». Ensuite 1469... « furent conduits de la place de Caudenbergh jusqu'en la court ».

BIBLIOGRAPHIE

— C. ENLART, *Manuel d'Archéologie française. Le Costume*. Paris, A. Picard, 1927, p. 188-189, fig. 191 et 192.

— FIERENS-GEVAERT, *Histoire de la peinture flamande des origines à la fin du XV^e siècle*. Paris-Bruxelles, G. Van Oest, 1927, Chapitre *Les créateurs de l'art flamand*, t. I, voir p. 36.

— V. FRIS, *Histoire de Gand*. Bruxelles, G. Van Oest & Cie, 1913. Voir Couderburch, p. 45 et Pl. 9. Concernant la date de 1394, p. 106 et celle de 1469, p. 142.

— L. GODENNE, *Malines Jadis & Aujourd'hui*. Malines, L. & A. Godenne, 1908. Voir p. 213 et pour « De Borgh », maison 4, rue du Serment, p. XXXI J.

— J. HELBIG, *Une ancienne verrière de Gilde militaire malinoise*, Bruxelles, *Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire*, n° 3, 1940, p. 50-60, ill.

— V. HERMANS, archiviste-bibliothécaire, *Inventory des archives de la ville de Malines*, tome huitième. Malines, Imprimerie A. Olbrechts-De Mayer, 1895, p. 81.

— L. HYMANS, *Bruxelles à travers les âges*. Bruxelles, Bruylant-Christophe & Cie, s.d., tome I, p. 187, et 2 illustrations en chromolithographie après p. 192.

— J. LAENEN, *Histoire de l'église métropolitaine de Saint-Rombaut à Malines*. Malines, L. Godenne, 1920, t. II, p. 219, concerne la chapelle de St-Lambert ou des Escrimeurs.

— A. LIEBREICH, *Recherches sur Claus Sluter*. Bruxelles, Dietrich & Cie, 1936. Voir Pl. VIII et surtout IX.

— L. Th. MAES, *Le Parlement et le Grand Conseil à Malines*.

Édité par la Ville de Malines, en souvenir du 475^e anniversaire de l'établissement du Grand Conseil à Malines (1473/1474), 1949, des presses de Wellens & Godenne à Bruxelles. Les archiducs au Grand Conseil : Pl. XXXV ; les locaux : Pl. XVIII à XXII, XXIX et XXV.

— MATTHYS, Cornelis, Onder-Hoofman.

Register der Resolutien genomen bij de Schermers-Gilde, enz.

Manuscrit de 1753 in-folio, rel. parchemin. Non folioté, env. 100 p. écrites le reste en blanc.

— *Mechelen de Heerlijke*.

Mechelen, Uitg. Plantin, 1947. Voir Couderburch cité p. 156 et illustration par J.-B. De Noter, de la Schermersgild, p. 142.

— Emm. NEEFFS, *Notes sur les anciennes verrières de l'église métropolitaine de Malines*.

Gand, *Messenger des Sciences historiques de Belgique*, 1877, p. 25. Mention du récent enlèvement et mise en caisse de la verrière, sans indication du sujet.

— J. PIRENNE, *Histoire de l'Europe*.

Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1960, t. II, p. 238 et 246.

— G. van CASTER, *Histoire des rues de Malines et leurs monuments*.

Malines, Ryckmans-Van Deuren, 1882. Voir Guldestraat-rue du Serment, p. 109-110.

— Du même auteur, la variante en néerlandais, parue dans la suite, s.d., sous le titre : *Namen der straten van Mechelen*. Mechelen, Steurs-Bussers.

— H.G. Van der HEMM (Edelen Hermanus Gijsbertus, Over-Hoof-man in 1714) = chef-homme le 26 juin 1714, etc., *Reglement, ende Costuymen voor de Schermers-Gilde binnen de Stadt Mechelen*, enz. (Malines) 1753.

Manuscrit grand in-folio, belle calligraphie de l'époque avec lettres ornées, près de 250 feuillets (500 p.) foliotés en partie, textes de 1 à 114 suivis de pages blanches, en fin de plusieurs tables et index. Les rois du Serment, à savoir cinq noms dont les premiers sont Mooressens et De Melaen et les trois suivants de 1651, 1690, 1775 se trouvent p. 421. Belle reliure en vachette ayant, dorés aux petits fers, pièce par pièce ; le titre sur 4 lignes dans un encadrement et grands ornements aux bords du plat supérieur ; dentelle dorée aux bords intérieurs. Au dos : titre et ornements par compartiments, dorés également. Malgré les perforations au haut des pages, blessures de bombardement en 1914, croyons-nous, et la reliure fatiguée, le tout demeure un somptueux cadeau-souvenir de la part du successeur de Ph. Snoy, au XVIII^e siècle. Cet ouvrage à tranches dorées est muni de deux reliquats de fermoirs en cuivre gravé au plat supérieur.

— G. VAN DOORSLAER, *La Corporation et les ouvrages des Orfèvres malinois*. Anvers, De Sikkel, 1925.

Y figure reproduction et texte concernant Michel Morissens, roi de la Gilde de Saint-Lambert, mais remarques à ce sujet sont à faire, comme suit : par manque d'attention à la lecture des épreuves, il n'y a guère de concordance des indications p. 204 et de la légende Pl. XIII. Les premières sont exactes, avec la nuance qu'il ne s'agit pas d'une toile mais d'un panneau de bois.

— G.J.J. VAN MELCKEBEKE, *De Sint-Lambrechts of Schermersgilde te Mechelen*.

Mechelen, Drukk. E. & I. Van Moer, 1873, p. 1-62, in-12 (11/18,5).

— P. VERHEYDEN, *Gebeeldhouwde kraagstenen in Mechelsche huizen* (14^e-15^e eeuw).

Mechelen, *Mechelsche Bijdragen*, 10^e Jg., 1943, p. 8-60. Où figurèrent entre autres nos photos.

Catalogues

Catalogue du Musée de la ville de Malines. Deuxième édition.

Malines. Typographie Olbrechts, 1869, 80 p. in-8^e.

Remarques : ibid. les numéros 121, 146, 147, 148, 149, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158 concernent les Escrimeurs, chef-homme, sous-chef-homme ou doyen, parmi cette liste le n° 153 est Michel Mooressens, roi, et le n° 155 un roi non identifié que nous reproduisons tous deux dans notre notice. Ce 153 correspond à l'Inv. actuel du Musée n° 211 ; le 155 à Inv. 222 de l'actuel musée. Les dimensions seraient à vérifier et à indiquer, il ne nous est pas loisible de le faire, le n° 153 se trouve placé très haut et mal éclairé de sorte que le blason, dont nul ne fait mention, est hors de vue. Si l'on peut exprimer un vœu c'est qu'il y ait un seul ordre numérique et toutes indications valables dans un catalogue à éditer.

« *Königlichen Museen zu Berlin. Die gemäldegalerie des Kaiser-Friedrich-Museums* », p. 409, n° 408 c.

Berlin, J. Bard, 1911. Voir p. 109.

En 1981, la référence des Staatliche Museen zu Berlin, République démocratique d'Allemagne, est « *Kriegsverlust, vormals Kaiser-Friedrich-Museum Berlin* ».

Exposition « *Anciennes industries d'art de Malines* » — « *Oude Mechelse kunstnijverheden* ». Bruxelles-Malines, 1954. Bruxelles, Ch. Bulens, 1954.

Copyright

Droits réservés pour tous pays quant aux textes, par W. Godenne, 1, avenue A.J. Slegers, 1200 Bruxelles.

Photos : Copyright A.C.L. pour les deux premières illustrations et celle du tableau de Morissens ; droits réservés par les Staatliche Museen de Berlin, République démocratique d'Allemagne, pour la photo de Jacques De Melaen. Enfin, droits réservés pour toutes les autres illustrations procurées par W. Godenne, 1981.

Codicille

Jadis, un expert, probablement au vu du tableau (où et quand ?), ignorant qu'il représentait un personnage malinois, a nommé Vélasquez (1599-1660).

D'une famille habitant Malines, existait un aussi talentueux portraitiste : Frans HALS (Malines 1580 - Haarlem 1666).

Son retour à sa ville, le temps de faire une esquisse, en 1628, et de terminer son œuvre en 1630, est-ce improbable ? Esquisse faite au local du Serment, où était gardé précieusement le collier. Départ, la toile roulée sous le bras (raison de sortir du traditionnel panneau de bois). Enormément de travail à Haarlem, à cette date. Et puis le temps passe et l'atmosphère (Calviniste) évolue en mauvais sens chez nous, ce qui ne touche pas l'art.

Voilà une conjecture, qu'à la seule vue d'une photo, il reste aux archivistes à accepter ou à rejeter.

A Bruxelles

Les hôtels pour voyageurs et leur rôle historique 3

par André HUSTIN

LES doctrinaires du matérialisme diront peut-être un jour que ce ne sont pas les bourgmestres Anspach et de Brouckère à qui l'on doit les transformations de Bruxelles : c'est au bacille virgule.

Ces philosophes souligneront alors qu'il fallut une épidémie de choléra, la troisième, et 3.467 morts, pour inciter le Conseil communal, avec l'appui du jeune Léopold II, à faire vouter la Senne malgré l'opposition acharnée du public et d'une partie de la presse. Ce serait donc au choléra que l'on devrait la place de Brouckère : ce qu'il fallait démontrer !

Mais pourquoi les matérialistes s'arrêteraient-ils en chemin ? Ils affirmeront aussi, de la même manière, que l'hôtel Métropole n'a pas pris la place de la Caisse d'Épargne qui siégeait dans son bâtiment avant lui parce qu'ainsi le voulut l'acquéreur Louis Wielemans, mais bien parce que les Gaulois aimaient le houblon et parce que M^{me} Lambert Wielemans, née Ceuppens, a racheté en 1862 une brasserie installée rue Terre-Neuve, brasserie

que les frères Wielemans firent fructifier en orientant la bière à fermentation basse vers des types Pilsen et Munich qui allaient endiguer le flot des bières étrangères, enrichir l'économie nationale et leur valoir diplômes d'honneur et grands prix.

Mais laissons cette thèse d'école qui ferait passer le goût du lambic avant la passion du travail individuel et observons que Paul, Marcel et Léon Wielemans installèrent un grand café en 1892 au boulevard du Nord (aujourd'hui Adolphe Max) à l'arrière de l'église des Augustins. Cette église, qui avait été hôpital, bourse des valeurs et poste centrale, était entourée — côté ouest — par le boulevard de la Senne (aujourd'hui boulevard Emile Jacquemain). L'année d'après, elle allait être démontée et remontée au bout de la rue du Bailli. C'est également en 1893 que la famille Wielemans se rendit maître de tous les bâtiments de la Caisse d'Épargne, alors que se formait la future place de Brouckère, pour y ouvrir l'hôtel Métropole en 1894.

La Ville avait profité du voûtement de

la Senne dès 1872 pour organiser du Nord au Midi un concours d'architecture en vue d'encourager la montée d'immeubles de qualité sur les nouveaux boulevards. L'architecte de la Caisse d'Épargne, Bordiaux, avait obtenu une prime de 2.000 francs or. Celui du Continental, dont la façade vient d'être débarrassée des impuretés qui la souillaient, 4.000 francs. La maison attenante au passage du Nord, considérée comme la plus belle, avait valu à son auteur 20.000 francs or de récompense communale. Tout le quartier baignait donc dans le néo-classique. A deux pas de La Monnaie éclatait le belcanto de l'architecture !

Au milieu de la place, un monument à obélisque, agrémenté d'une fontaine, rappela en août 1897 les mérites du promoteur de la rénovation, Anspach. Ce monument a été récemment reconstruit au quartier de l'ancien port, entre le quai au Bois-à-brûler et le quai des Barques.

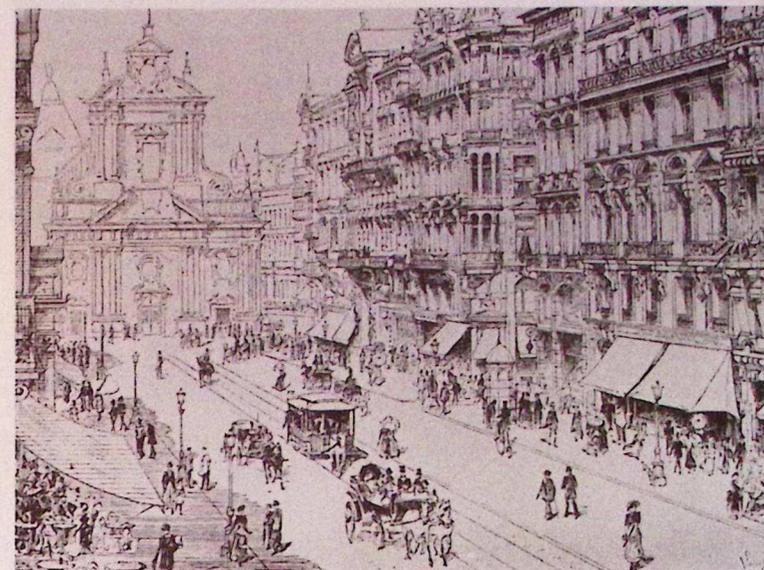
Au début, le café puis l'hôtel Métropole ne furent donc qu'une immense tirelire en pierre du pays avec des colonnes,

des cariatides et des statues sur le toit, qui rassuraient les clients (déjà singulièrement réconfortés par la stabilité d'un franc à l'effigie du roi Léopold II). Le roi ne manquait jamais une occasion de placer son opinion : « *Je voudrais, avait-il écrit, voir le cachet de notre existence libre et prospère imprimé en quelque sorte sur chacun de nos édifices* ».

Place de Brouckère, le roi était comblé !

Le souffle de l'univers

Par son voisinage des théâtres, des cafés-concerts, des passages, des restaurants et par sa réussite cosmopolite constante, le Métropole devint un centre d'affaires et même depuis 1912 le lieu de rencontre des grands maîtres de forges. Krupp, Schneider, le Creusot, Cockerill, etc. s'y trouvaient représentés dans des conférences de l'acier qui prenaient souvent une tournure européenne et se terminaient par de somptueux banquets. Personne ne songeait à la guerre en Europe.



En haut de la page : 1892 : caché derrière l'église-poste des Augustins, le café « Métropole » au « boulevard du Nord » annonce le futur hôtel de la place de Brouckère encore inexistant. Ci-dessus : 1897 : cette fois on construit le monument d'Anspach. Il durera jusqu'en 1966, moment de son transfert derrière l'église Sainte-Catherine.



1894 : un projet est présenté à la Ville. Il tend à embellir la nouvelle place de Brouckère par ce brontosauve à fléchettes, juste devant l'hôtel Métropole qui vient de s'ouvrir. « *Projet refusé* ».

On vendait alors un guide de Paris — resté célèbre — remarquablement préfacé par Victor Hugo et édité en 1867 à Bruxelles chez Lacroix, Verboeckhoven & Cie. En s'inspirant, un rien, de l'emphase romantique de ce guide, le Métropole fit rédiger vers 1909 un guide-souvenir de Bruxelles qui fut remis à ses meilleurs clients.

L'auteur évoquait les beautés exotiques des salles de réception, des galeries, du restaurant. Ici, le style Renais-

sance des plafonds rappelait les châteaux de la Loire. Là, les murailles revêtues de brèche de Numidie, le marbre de Tunisie, le style « roman interprété à la moderne » voisinaient avec le goût hindou inspiré du Kontab de Delhi. Il y avait là un désir d'étonner, de plaire et de dépayser qui amusait un bon nombre. En fait, rien n'avait été épargné : ni les bois précieux, ni les œuvres d'art. Le Grand Hôtel voisin, au boulevard Anspach, appartenait à la

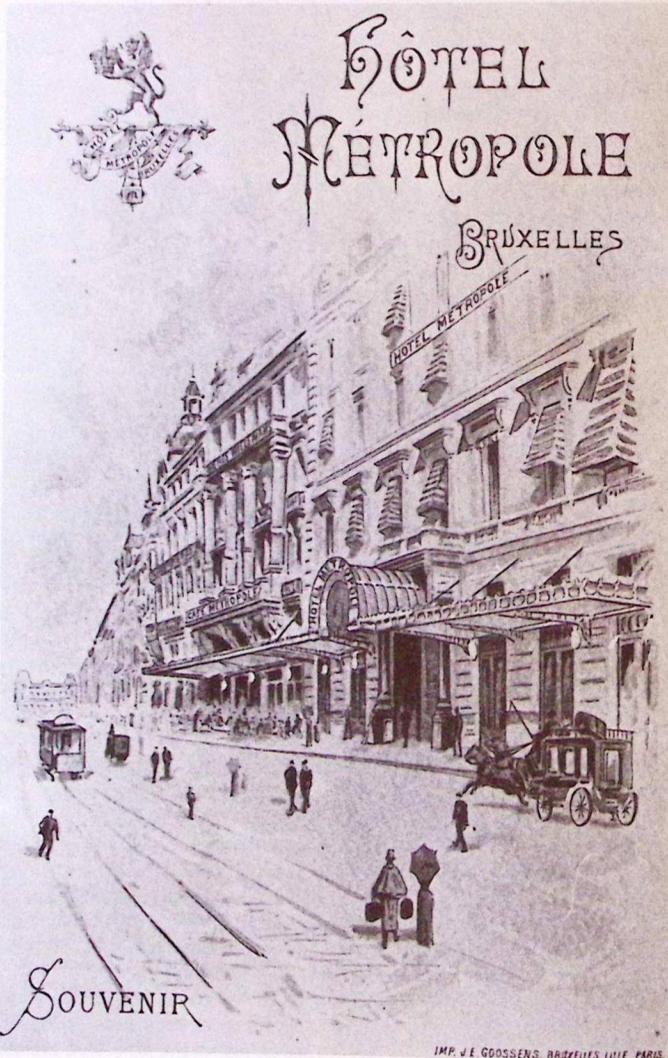


Ville. C'était un concurrent de la première heure qui eut sa célébrité aussi. Le Livre d'Or du Métropole ouvert aux voyageurs démontra que les artistes n'étaient pas dans les derniers à vouloir examiner de près cet éclairage électrique nouveau, ce chauffage à la vapeur, ce service du téléphone renforcé par des « copistes à la machine à écrire ». Et surtout cet ascenseur de la maison Edoux de Paris qui avait aussi installé les ascenseurs de la tour Eiffel. L'Europe accourut. On reçut le prince Bernadotte, descendant d'un maréchal de France, qui devint roi de Suède. On accueillit le duc de Guise, prétendant au trône de France (qui allait faire fleurir le lys royal sur sa demeure de Wolu-

Ci-contre : 1907 : le Livre d'Or du Métropole pointe l'arrivée d'Yvette Guilbert parmi beaucoup de chanteuses célèbres.

Ci-dessous : 1910 : voici la couverture d'un guide de Bruxelles rédigé juste avant le départ de l'École Militaire du Dépôt de La Cambre en 1909. Il était remis aux voyageurs à titre de souvenir.

En bas, à gauche : 1910 : Enrico Caruso, ténor napolitain, jouissait d'un timbre de voix exquis, tout en pouvant allier la puissance à la pureté. Il s'est probablement dessiné lui-même !



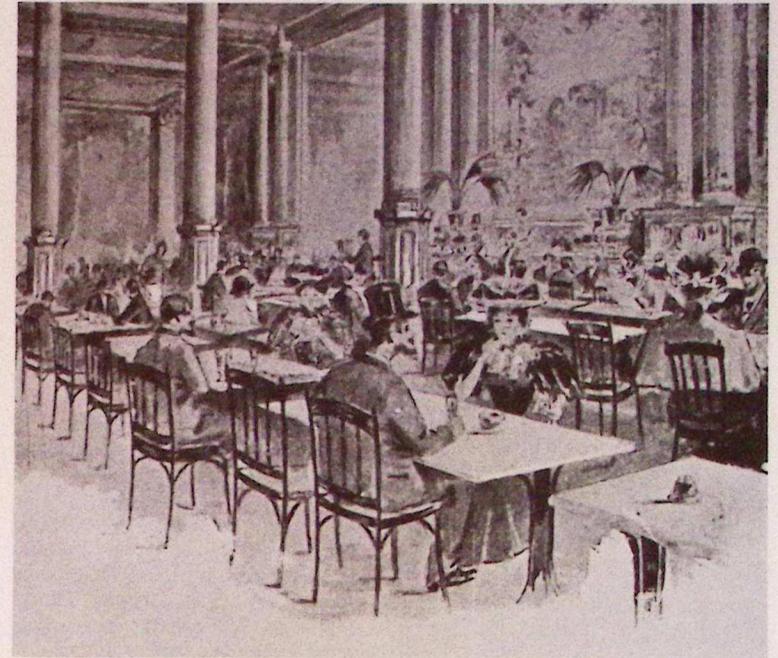
we-Saint-Pierre); on fit bon visage au prince Murat, autre descendant d'un général d'Empire devenu roi de Naples; on salua le prince Carol de Roumanie, Georges Clémenceau, le maréchal Foch, Sarah Bernhardt, Isadora Duncan. On enregistra l'entrée du maréchal de Lattre de Tassigny, de Lord Ismay, du général Giraud, de Duncan Sandys, Farrère, Jovet, Strauss, Lugné-Poë, Douglas Fairbanks, du docteur Voronov, de Raimu, Gide, Cocteau, Maurois, Lucien Guitry, père de Sacha : que d'autres, que d'autres !

L'Inquiétude des savants

L'hôtel a été également le siège (du 30 octobre au 3 novembre 1911) d'un concile scientifique réuni par Ernest Solvay, inventeur du procédé de la soude à l'ammoniaque, et dont l'objet était d'élucider « quelques questions d'actualité de la théorie cinétique ». La science, en effet, s'était mise à dérailler sur la théorie des quanta et elle cherchait à s'expliquer la discontinuité des absorptions et des émissions d'énergie. Planck reniait Leibnitz. Becquerel découvrait la radioactivité. Rutherford affirmait que les atomes — en explosant — se désagrègent les uns après les autres, produisant de l'énergie et se transformant en « atomes différents ». Cette radioactivité (au temps de Charlot et des débuts du cinématographe) inquiétait physiciens et chimistes. Les principes auxquels ils s'étaient accrochés tombaient en morceaux !

Le Métropole trouva réunis Planck, Lorentz, Einstein, Marie Curie, Langevin, Perrin, Poincaré, Rutherford, de Broglie et d'autres. La photo prise à cette occasion devint carte postale. Elle montre des personnages en jaquette et col à coins cassés, assis autour d'une table éclairée par des bougies enchâssées dans six bougeoirs : ce qui démontre que la fée Electricité ne manquait pas de fantaisie en 1911.

L'électricité allait pourtant gagner un match place de Brouckère et dans tout le centre ville en éliminant peu à peu les trams à chevaux pour les remplacer par des trams électriques. Le bourgmestre-brasseur-hôtelier Wielemans avait réussi à faire passer ces trams de l'autre côté de la place. Il voulait éviter que les voyageurs, se déplaçant en



1910 : le café au temps des huit reliefs pour Monsieur et du chapeau-jardin pour Madame.

équipage, ne soient amenés à ranger leur voiture trop près des piétons. On verra que le métro actuel a heureusement conservé cette disposition.

La vie affluait joliment sur les boulevards à la Belle Epoque ! L'été, les cafés avec leurs tentes bariolées abritaient les consommateurs. Les voitures de tramways passaient sans cesse au bruit des trompettes et des sifflets des conducteurs et receveurs. Des charrettes se croisaient, au trot des chevaux. A cela s'ajoutait la rumeur d'une ville dense où la flânerie gardait tous ses droits.

Le service spécial de voitures de l'hôtel proposait : la voiture à un cheval à 1,50 F la course avec bagages; la voiture à un cheval à grande remise, à 6 F pour deux heures minimum et 1 F de pourboire ; la voiture à deux chevaux à 5 F l'heure plus 0,50 F de pourboire ; la même voiture à conduire et reprendre avant minuit : 10 F ou conduire et reprendre après minuit : 12 F plus les pourboires ; le break (10 places) 14 F pour deux heures.

Enfin la voiture à quatre chevaux pour

le break de 18 places à 80 F la journée et 10 F de pourboire.

Des excursions à Waterloo étaient organisées en victoria ou landau à 2 chevaux (30 F plus 5 F de pourboire) ; ou en break à 10 ou 18 places à 2 ou 4 chevaux à 40 ou 80 francs or plus 5 ou 10 francs de pourboire. Un supplément de 5 francs accompagnait la visite du champ de bataille pour les voitures à 2 chevaux et 10 francs pour les voitures à 4 chevaux.

Saint Michel et Saint Emilion

Sans doute la première guerre mondiale allait bouleverser l'atlas de l'Europe. Mais, elle ne changea guère les habitudes du monde du voyage. Les commerçants et industriels gardèrent leur mercredi boursier.

Dès le lundi, ils arrivaient de province ou de l'étranger. Le mardi, quand ils n'allaient pas perdre une guêtre dans les boudoirs de la rue Saint-Laurent, ils allaient faire des emplettes avec leur petite amie du quartier Louise. Au mercredi étaient réservées les choses sé-



Vue d'ensemble du Jardin zoologique de Bruxelles. (Bibliothèque Royale, Cabinet des Estampes, Fonds Canelle.)

Le Jardin Royal de Zoologie de Bruxelles

par Fabienne SOUWEINE-DE SADELEER

Introduction

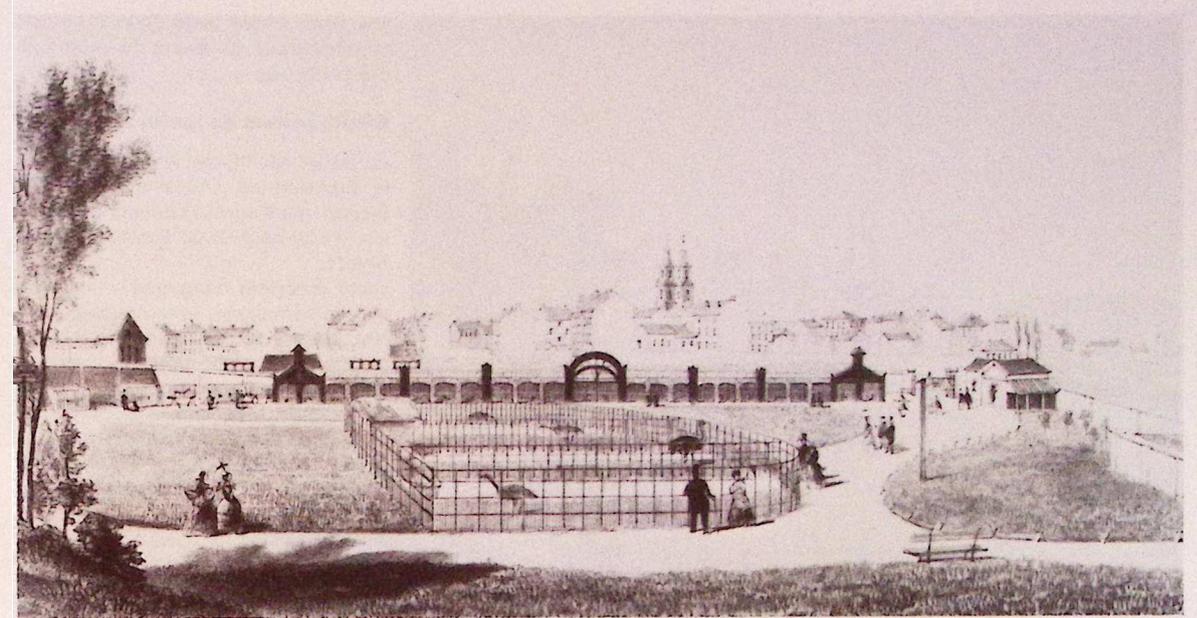
BRUXELLES a possédé un zoo, situé à l'emplacement de l'actuel parc Léopold, à Etterbeek, rue Belliard. On peut encore lire de chaque côté de la grille d'entrée l'inscription « Jardin Royal de Zoologie », gravée dans la pierre des piliers de l'arcade. Mais dans l'abondante littérature relative au passé récent de Bruxelles, on trouve bien peu d'éléments concernant ce jardin. Aussi nous a-t-il paru intéressant, voire utile, de nous pencher sur ce tout petit point de l'histoire de notre capitale.

Nous avons donc rassemblé les documents en nous basant surtout sur un « Guide du promeneur ». Il nous a semblé qu'on pouvait regrouper les renseignements, apporter certaines précisions et donner, à la lumière de celles-ci, une autre interprétation quant à certains faits de l'histoire de ce jardin zoologique. Nous tenterons aussi de répondre aux questions : quand et pourquoi a-t-on créé un jardin zoologique ? Quelle fut la raison qui justifia son installation au bord du Maelbeek, région particulièrement humide. Enfin, quelle fut son organisation ? On décrira ensuite le zoo non seulement d'après les

textes mais aussi à partir de documents iconographiques. Puis, on montrera son destin et on cherchera pourquoi, après avoir connu une heure de gloire manifeste d'après la grandeur du portique d'entrée, le zoo fit place à un parc et à un musée et disparut pratiquement de la mémoire des Bruxellois. Enfin, avant de conclure, nous verrons que l'idée d'un zoo pour Bruxelles ne fut pas abandonnée.

Date et création du jardin

Le 25 août 1851, huit personnes comparurent devant maître Henri-Casimir



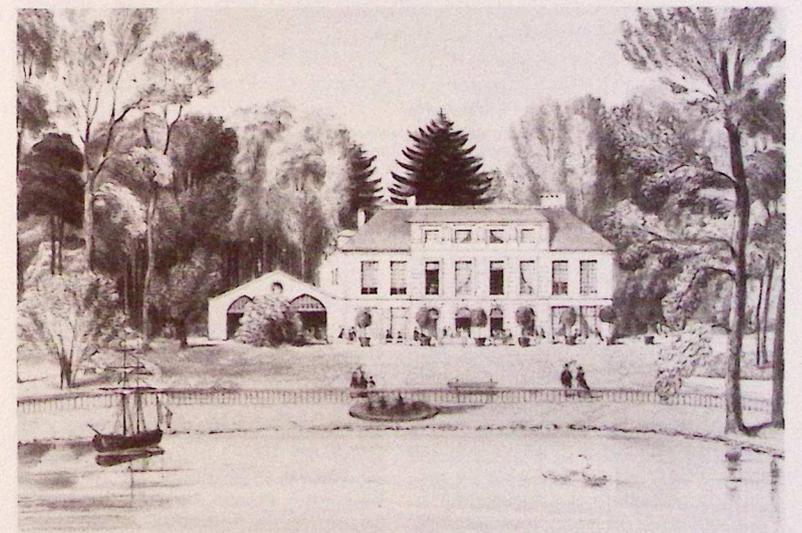
Douglas Van Mons, notaire résidant à Bruxelles-lez-Bruxelles (1).

Elles forment une société anonyme qui prend le nom de « Société royale de zoologie, d'horticulture et d'agrément », dont le siège se situe au quartier Léopold, faubourg de Bruxelles. Le tout de la société est la création d'un vaste établissement qui servira de « lieu de réunion et d'agrément ». Ainsi donc, dès l'origine, la société prévoit des locaux destinés à donner des fêtes, à faire des expositions des produits de la nature et de l'art, à tenir des assemblées littéraires ou scientifiques et à servir de cabinet de lecture » (2).

La création de cette société, ainsi que ses statuts, sont ratifiés par un arrêté royal du 30 août 1851. Et pourtant, la conception d'une telle société et son programme remontaient à près de six ans. En 1846, en effet, plusieurs membres de la Société de commerce avaient voulu transformer la villa de Marie Malibrant (3) en une espèce de casino d'été. Le projet resta sans suite vu l'exiguïté du bâtiment. L'idée avait cependant germé et, l'année suivante, on pensa non seulement à un jardin d'agrément, mais aussi à un jardin zoologique et horticole. Les fonds réunis, deux difficultés restaient à résoudre quant au choix du terrain : celui-ci,

Près de l'entrée du Jardin zoologique, les visiteurs pouvaient contempler les autruches et les casoars évoluant dans des enclos entourés de pelouses. (Bibliothèque Royale, Cabinet des Estampes, Fonds Canelle.)

L'ancien château du chevalier Dubois de Bianco, aménagé en restaurant avec, à gauche, un hangar servant, entre autres, de salle de réunions. (Bibliothèque Royale, Cabinet des Estampes, Fonds Canelle.)





En haut de la page : l'étang avec, au centre, une petite île à la végétation luxuriante. (Bibliothèque Royale, Cabinet des Estampes, Fonds Canelle.)

Ci-dessus : Jardin zoologique de Bruxelles : la serre abritant la « Victoria Regina », spectaculaire variété de nymphéacées, découverte au Brésil. (Bibliothèque Royale, Cabinet des Estampes, Fonds Canelle.)

suffisamment étendu, devait être à proximité de la ville et réunir les conditions pour permettre l'installation d'un jardin de zoologie et d'agrément. Malheureusement, la révolution de 1848 empêcha la poursuite des recherches ; c'est pourquoi les promoteurs durent attendre août 1851 pour la constitution officielle de la « Société royale de zoologie, d'horticulture et d'agrément ». Pourquoi créer un jardin zoologique ?

Outre l'engouement de l'époque pour tous les aspects de la zoologie (4), sa création comblait l'absence, dans la capitale, de jardin d'agrément et d'attractions. Evidemment, il y avait le Parc royal, mais les enfants ne pouvaient y courir, les hommes ne pouvaient y fumer et les dames y voyaient seulement un lieu de promenade (5). Le Jardin botanique et son boulevard offraient beaucoup de poussière et peu d'om-

bre. Enfin l'Allée verte donnait peu de tentations aux amateurs de promenades pédestres.

Emplacement du jardin zoologique

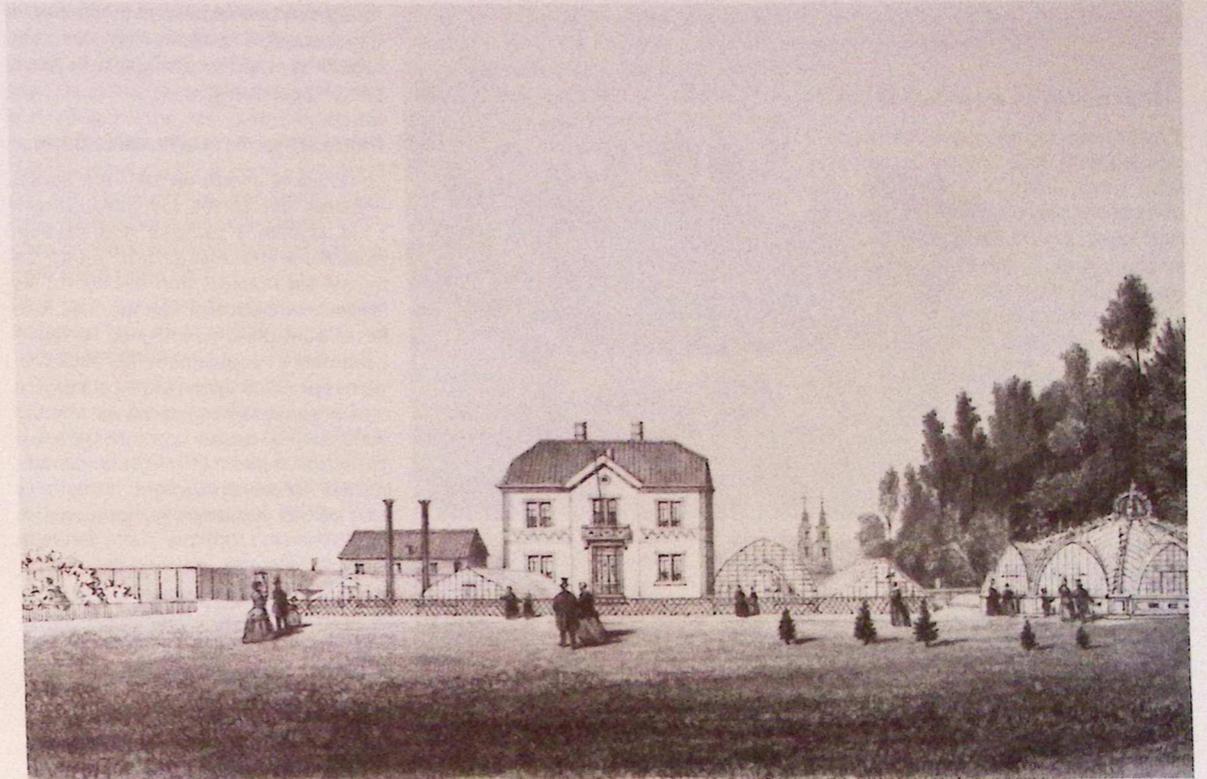
Le jardin zoologique est installé dans le domaine du chevalier Dubois de Bianco, situé sur les communes d'Ixelles, d'Etterbeek et de Saint-Josse-ten-Noode.

Cette propriété comprend « une maison de campagne, avec écuries, remises, basse-cour, buanderie, jardin d'agrément, jardin potager, parc en partie clôturé de murs et de haies vives, étangs, réservoirs, maison de jardinier, pavillon, glacière, dix maisons avec jardins, plus le tiers d'un grand étang... Le tout ne formant qu'un seul gazon en plein rapport, aboutissant à la chaussée d'Etterbeek et présentant une superficie de 6 hectares, 42 ares, 85 centiares... » (6). Les deux autres tiers de l'étang, en bail emphytéotique, sont aussi cédés à la Société (7).

Le zoo possède deux entrées : l'une, monumentale et toujours visible actuellement, située rue Belliard (8) et l'autre, disparue, débouchant sur la rue Montoyer. C'est d'ailleurs par ce passage que commence la description du jardin d'après le « Guide du promeneur ». Nous aurons l'occasion d'en reparler ultérieurement.

Une question se pose : pourquoi les promoteurs choisissent-ils cet emplacement ? Souvenons-nous de leur préoccupation : l'installation de ce jardin dans un site suffisamment grand, apte à cette « fonction » et non loin de la ville. Toutefois, nos sources ne nous révèlent pas comment les sociétaires ont découvert le domaine du chevalier Dubois de Bianco.

Ce qui est certain, c'est que la propriété dudit chevalier répond en tous points aux désirs des fondateurs du zoo : elle offre des jardins boisés, de vastes bâtiments, de l'eau en quantité suffisante. D'autre part, le domaine se trouve dans le quartier Léopold, zone en pleine extension. De fait, depuis 1837, une « Société civile pour l'agrandissement et l'embellissement de Bruxelles » entreprend de valoriser les « terrains situés à l'Est de la ville, sur le plateau élevé, dont la pente s'incline doucement vers la vallée du Maelbeek,



Jardin zoologique de Bruxelles : vue générale des serres. (Bibliothèque Royale, Cabinet des Estampes, Fonds Canelle.)

et s'étendant entre la Porte de Namur et la Porte de Louvain, sur le territoire administratif des communes d'Ixelles, de Saint-Josse-ten-Noode et d'Etterbeek » (9). Quelques années plus tard, ce quartier est un des plus riches de la capitale ; des rues nouvelles sont ouvertes et les communications avec la ville sont facilitées par la « porte Léopold ». A cette époque, on parle du « riche et charmant quartier Léopold » qui semble vouloir éclipser par sa magnificence tout ce que renferme l'intérieur de Bruxelles (10) puisque les classes opulentes de Bruxelles, séduites par la situation exceptionnelle des terrains, le calme du site, vont s'y installer, abandonnant l'intérieur de la ville enfermée dans ses remparts (11). La création d'un jardin d'agrément dans le quartier en plein développement ne peut être dès lors qu'un atout de plus (12).

Les sociétaires trouvent donc l'endroit

idéal, à des conditions avantageuses, et le chevalier Dubois de Bianco fait une « belle affaire ». D'après le « Vade Mecum », la propriété était très humide, à tel point que « les mauvaises herbes poussaient jusque dans les salons du cottage » (13).

N'oublions pas que nous sommes dans la zone du Maelbeek !

Organisation de la société (14)

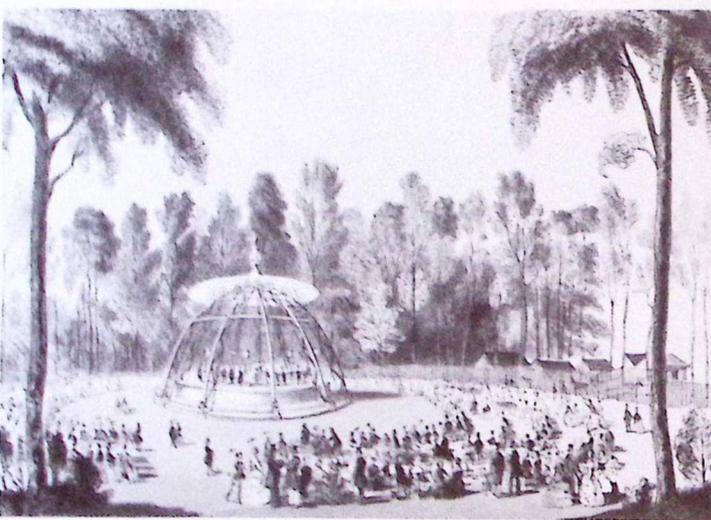
La Société royale de zoologie et d'horticulture est créée en août 1851 pour une période de 25 ans et commence ses opérations six mois plus tard, lorsque 1.200 des 1.400 actions à 500 F formant le fonds social sont placées et justifiées.

Le fonctionnement de la société est soumis à une assemblée générale, composée d'actionnaires (15), qui se réunissent d'office le troisième dimanche du mois de mars ou en réunion

extraordinaire décidée par le conseil d'administration.

L'assemblée générale élit les administrateurs qui, au nombre de neuf, forment le conseil d'administration. Il a les pouvoirs les plus étendus. A titre d'exemple, citons : les nominations des agents et employés, la fixation des fêtes, la décision des échanges ou acquisitions, le règlement des dépenses, des emplois de fonds...

Le conseil d'administration nomme son président, le directeur général qui, comme garantie de sa gestion, fournit un cautionnement en actions de la société. Outre des appointements fixes, il perçoit cinq pour cent des bénéfices nets et il jouit d'un logement gratuit dans l'ancien château du chevalier Dubois de Bianco. Ce directeur veille à la bonne marche de la société et à l'exécution des délibérations des conseils. Sa charge dure un an et il est rééligible. A ses côtés est nommé un direc-



En haut de la page : la fosse aux ours était l'une des principales attractions du Jardin zoologique de Bruxelles. (Bibliothèque Royale, Cabinet des Estampes, Fonds Canelle.)
 Ci-dessus : le kiosque du Jardin zoologique était le théâtre de concerts quotidiens. (Bibliothèque Royale, Cabinet des Estampes, Fonds Canelle.)

teur chargé de la partie scientifique de la société, c'est-à-dire des collections zoologiques et horticoles. Un arrêté royal du 27 mai 1852 stipule qu'il y aura deux directeurs scientifiques : l'un chargé de la zoologie, le second de l'horticulture (16). L'assemblée générale nomme aussi un comité de surveillance composé de six personnes, les commissaires, qui inspectent établissements et travaux et prennent connaissance des opérations

de la société. Mais ils ne peuvent donner d'ordres aux employés (17). Une fois par an, au moins, un rapport de l'exercice de leur surveillance est communiqué à l'assemblée générale. Le conseil d'administration et le comité de surveillance se réunissent une fois par trimestre en conseil général. Enfin, ultime point de l'organisation de la société : son aspect financier. Les comptes, le bilan ainsi qu'un rapport sur l'état de la société sont arrêtés en

fin d'année par le conseil d'administration, soumis à la vérification des commissaires et enfin communiqués à l'assemblée générale.

Description du jardin zoologique

Le domaine acquis en 1851 par les sociétaires est certes merveilleusement situé et apte à ce qu'il doit devenir, mais dans quel état se trouve-t-il ? Le terrain est humide, non entretenu, les immeubles semblent abandonnés. Les terres sont donc aménagées de façon à permettre l'écoulement des eaux pluviales par l'inclinaison du sol et par des rigoles souterraines. Le gaz est ensuite installé pour rendre possible l'éclairage de tout le jardin (18) et enfin des bâtiments provisoires sont construits pour abriter les produits horticoles et les animaux. L'optique dans laquelle sont réalisés ces travaux est claire : ayant amélioré le terrain pour en faire un jardin, la société entend que celui-ci reste un lieu de promenade et non une ménagerie ou « foire aux animaux ». Il n'est donc pas question d'exhiber les bêtes ni de construire des abris extravagants ; le jardin doit conserver son harmonie, sa profondeur, les bâtiments doivent s'y fondre et les animaux doivent être installés au mieux. C'est pourquoi l'architecte Fuechs, chargé des travaux, prend exemple sur le « Zoological Garden » de Londres (19). Au début de son existence, le zoo n'avait qu'une entrée, donnant sur la rue Montoyer. C'est par elle que nous ferons le tour du jardin en énumérant les divers animaux et distractions.

Passé cette entrée, en tournant à droite, le visiteur peut voir une série de simples cages habitées par les « animaux de la basse-cour » ; plus loin, l'abri « provisoire » des chats-tigres, des panthères, des loups, et des chacals. Suivant la même direction toujours, il rencontre les autruches et les casoars. Plus tard, ceux-ci seront placés devant l'entrée rue Belliard, dans des enclos entourés de pelouses. Mais la promenade se poursuit, la pelouse fait place à un parc aux sentiers « pleins de mystère » qui conduit à l'ancien château du chevalier Dubois de Bianco, transformé en restaurant. Une de nos illustrations présente le bâ-

timent restauré. N'oublions pas qu'en 1851, lors de son achat par la société, il était abandonné et envahi par l'humidité. Deux marches permettent l'accès à l'intérieur d'où les consommateurs peuvent admirer le parc par des fenêtres de plain-pied. Le restaurant, tenu par un Allemand, est renommé puisqu'il est cité dans les principales curiosités que doit voir un étranger séjournant à Bruxelles (20).

Plus tard, en 1860, le restaurant sera transféré dans un ancien couvent de rédemptoristes.

A gauche, l'architecte a construit un hangar permettant d'organiser réunions et festivités. Le pavillon, en effet, ne contient que de petits salons ; or, si le jardin zoologique est un lieu de promenade, il est aussi un lieu de réunions.

A l'arrière-plan, la vue montre la variété et la beauté des arbres. Derrière le pavillon, des singes sont exposés, à la grande joie des enfants. Des perroquets et des perruches sont exhibés dans des cages de bambou, et, dans une grande prairie bordée d'arbres, se promènent des lapins et des tortues. Lorsque le visiteur a fini de se restaurer, il descend le long d'une rangée d'orangers vers l'étang. Le brick Saint-Michel, cadeau de la ville de Bruxelles, s'y balance doucement. Sur la berge (fig. 4) et au milieu de l'étang, sur un îlot à la végétation luxuriante, le promeneur peut observer les pélicans, les canards, les oies et les cygnes, habitants des abords. Autour du lac, des enclos abritent d'autres animaux : chèvres, moutons... L'animal ici représenté doit être le lama du zoo. La bête est réputée pour son mauvais caractère et son jeu favori consiste à cracher sa salive. Le roi de Portugal n'a pas été épargné. Ainsi le visiteur arrive aux environs des serres. La plus célèbre abrite la « Victoria Regina », nymphéacée découverte au Brésil. Celle du zoo a des feuilles de 2 m 30 de diamètre, étalées sur l'eau et formant barquettes. Une feuille peut supporter le poids d'un jeune garçon (21). Les autres serres sont nettement plus modestes (22).

Après la visite des serres, le promeneur se retrouve dans la partie zoologique, devant la fosse aux ours qu'il peut voir soit de plain-pied soit de front grâ-

ce à un passage surélevé. Le public semble y avoir été toujours nombreux. L'un des ours bruns, Martin, friand de morceaux de pain, est la vedette principale. La fosse contient aussi des ours blancs. Le zoo est très fier de cette construction ; l'espace est grand, un bassin, où l'eau est renouvelée sans cesse, permet des baignades. Les bêtes semblent calmes et heureuses et leur comportement diffère de celui des animaux présentés par les foires dans de petites cages (23). A droite de la fosse aux ours se trouve la loutrie réalisée d'après le modèle londonien.

Le promeneur arrive alors aux étables qui abritent un dromadaire et une éléphante, Miss Betzy, venue du jardin zoologique de Londres. Elle conserve le souvenir du roulis en bateau, car elle oscille perpétuellement sur les pattes de devant. C'était du moins ainsi que l'on expliquait à l'époque le balancement de l'éléphant. Un buffle, des kangourous, une cigogne, un héron, des mouettes... sont exhibés plus loin.

Finalement, fatigué peut-être de flâner, notre visiteur voudra sans doute écouter de la musique. Au début de la création du jardin, les concerts étaient donnés devant le restaurant, mais les mélomanes, gênés par le bruit des couverts et des conversations réclamèrent un kiosque. En fait, cette construction n'est pas inutile vu la qualité de la musique. En effet, l'orchestre est dirigé par M. Singelé et M. Sacré, directeur des bals de la Cour. Tous les jours l'orchestre joue une symphonie, sauf le mardi, jour réservé à la musique militaire (24).

Bien sûr, au cours de cette visite, nous n'avons pas eu l'occasion de citer tous les animaux du zoo, d'autant plus que nous avons pris un guide qui datait des débuts du jardin. Il faut seulement faire remarquer que, pour les Bruxellois, la distraction était assurée : promenades, détente dans un restaurant, concerts et observation d'animaux. Pourtant, si la présentation comme telle des animaux était attrayante, leurs conditions de vie n'étaient sans doute pas optimales. En effet, si certaines espèces étaient bien installées, les oiseaux et les loutres par exemple, on peut remarquer, sur une des illustrations, derrière le parc à autruches, une série de ca-

ges sombres et fort exiguës. A qui étaient-elles destinées ?

Heurs et malheurs du jardin (25)

Concernant le succès que rencontre le zoo, les réponses sont divergentes : d'après certains, la réussite fut nette au départ, puis, peu à peu, l'intérêt du public disparut. D'autres auteurs sont plus mitigés : certes le jardin connut une vogue certaine (26), mais il ne parvint jamais à s'imposer comme centre mondain ni comme attraction de la capitale (27).

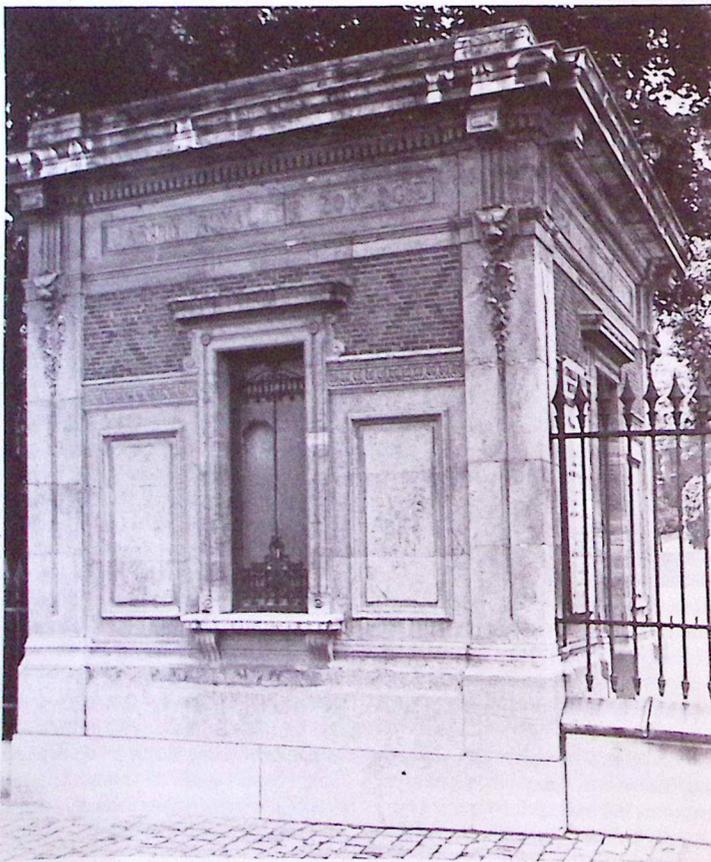
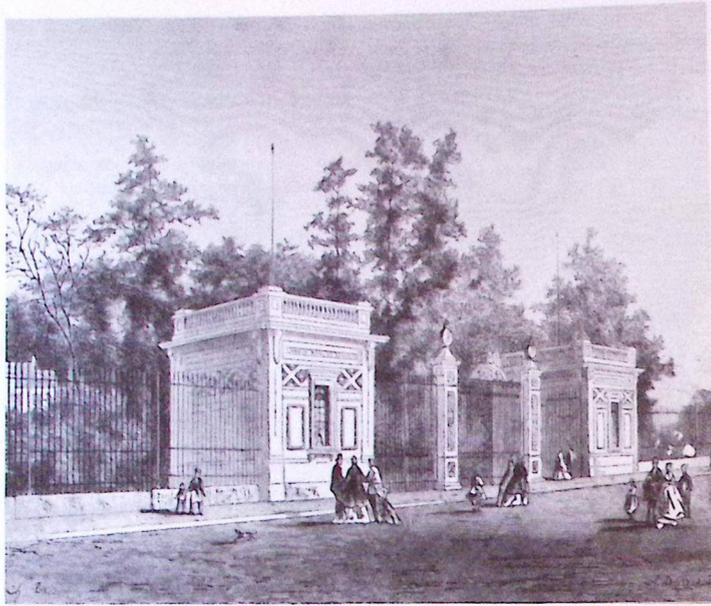
Nous pensons que les deux thèses ne se contredisent pas : le jardin sera, pendant ses premières années, le « rendez-vous de tout Bruxelles » (28), puisqu'il est une innovation et qu'il promet l'attrait d'un lieu de promenade dans une capitale pauvre en distraction. D'autre part, les concerts, les fêtes, le restaurant attirent également du monde. Mais la fréquentation du zoo n'entre que superficiellement dans les mœurs des Bruxellois, l'engouement ne dure pas et le zoo ferme ses portes en 1880 (29).

En vérité, l'affaire périclite très vite et la cause doit en être recherchée dans l'administration et la gestion de la société. Les affaires ne furent jamais florissantes.

Voici quelques chiffres :

1853 déficit	3.552,31 F
1854 déficit	13.483,76 F
1855 déficit	7.240,99 F
1856 boni	7.612,46 F

En 1857, aucun chiffre n'est donné, mais on stipule que les dépenses suivent trop régulièrement le montant des recettes. Il semble néanmoins que, jusqu'en 1860, il n'y ait pas eu de pertes. Arrêtons-nous à cette date (30) et examinons les raisons du déficit des premières années. Elles semblent multiples. Dès 1853, l'entretien des animaux coûte très cher (10.000 F par an alors que celui du zoo d'Anvers, pourtant bien plus grand, n'est que de 16.000 F par an). La mortalité chez les bêtes est néanmoins très élevée. D'autre part, il y a, dès cette année, conflit entre le directeur général et les deux directeurs scientifiques quant à l'exercice de leurs attributions respectives. Enfin, un emprunt hypothécaire de 25.000 F pour l'achèvement des constructions



se révèle insuffisant et provoque le désarroi au conseil d'administration. En 1854, une nouvelle demande d'emprunt permet l'embellissement du jardin, l'aménagement de bâtiments, la construction de la grille, rue Belliard. L'administration semble avoir compris que le seul moyen de sauvegarder le jardin et de permettre son expansion réside dans la mise sur pied de nouvelles attractions et de collections d'animaux.

L'organisation semblerait peu à peu s'améliorer au cours des années suivantes et, en 1860, le jardin agrandi par l'achat d'un ancien couvent de rédemptoristes offre aux Bruxellois des curiosités diverses et des prétextes de promenades : zoo, horticulture, concerts, fêtes, cafés, restaurant dans un cadre rénové. Cependant, le jardin ne semble pas remplir son rôle de façon satisfaisante, les administrateurs et les visiteurs s'en lassent (31), car 1866 est une année noire pour le zoo et sa situation ne cessera de se dégrader dans la suite.

Les répercussions de la guerre entre la Prusse et l'Autriche, le mauvais temps durant l'été, le choléra et l'épizootie sont certes des causes à retenir également. La gestion zoologique est mauvaise, on l'a dit : les lions sont installés au fond d'un ancien marais, de façon telle qu'ils ne voient jamais le soleil ; les trois pélicans meurent de froid en une nuit ; l'ours blanc est traité comme l'ours des pays tempérés (32).

Dès qu'une difficulté financière survient, les restrictions portent en premier sur les acquisitions d'animaux, ce qui empêche pratiquement tout renouvellement (33).

C'est pourquoi la fonction de directeur zoologique est supprimée. La situation est la même pour la partie horticole : les serres, à part la « salle Victoria » ne furent jamais que provisoires. Les plantes ne s'adaptent pas ; le jardinage perd vite toute originalité. Le directeur horticole remet lui aussi sa démission (34). Finalement, il ne reste plus grand

En haut : l'entrée du Jardin zoologique de Bruxelles, donnant sur la rue Belliard. (Bibliothèque Royale, Cabinet des Estampes, Fonds Doms.)

Ci-contre : les petits pavillons flanquant cette entrée existent toujours.

chose du jardin zoologique et horticole et, si le public reste fidèle aux concerts qui y sont toujours donnés, il préfère se promener au bois de la Cambre, au Vaux-Hall ou au Parc royal.

En 1874, les administrateurs décident de passer une convention avec la ville de Bruxelles. Celle-ci, moyennant une surveillance budgétaire sévère et certaines facilités d'entrée pour ses écoles, prête 400.000 F au taux de 4,5 pour cent pendant quinze ans. Cette somme permet le rétablissement de la serre Victoria et l'exhibition de plusieurs autres plantes exotiques, le remplacement d'animaux, l'achat d'espèces nouvelles pour le grand aquarium. De plus, l'accent est mis sur l'importance des concerts. Ceux-ci ont lieu soit sous le kiosque, soit, l'hiver, au rez-de-chaussée de l'ancien couvent. Mais le temps de l'année 1875 est particulièrement mauvais et le bilan de la société se solde, une fois de plus, par un déficit.

En 1876, la partie zoologique, mieux entretenue, attire particulièrement le public. On crée une piste de patinage qui permet une certaine rentrée financière.

Pourtant, le 4 juin 1876, une assemblée générale extraordinaire prononce, en vertu des clauses de départ, la dissolution de la société (35).

En 1878, une nouvelle société se forme ; elle est subsidiée par l'Etat et la ville de Bruxelles, car les Bruxellois n'admettent pas la disparition de leur jardin zoologique. Mais les projets ne suivent plus le programme de l'ancienne société qui visait à créer la plus grande variété possible. L'accent est mis sur « l'institution d'une œuvre d'enseignement zoologique et scientifique ».

Selon Vekemans (36) la configuration du jardin ne pose pas de problème. Au contraire, il faut profiter de ce vallon naturel. Quant à l'exhibition d'animaux exotiques, la difficulté est la même à Anvers ou à Cologne. Le 1er juin, la nouvelle société passe devant le notaire van Bever et constitue ses statuts ; son organisation, en fait, suit le plan de la précédente : conseil d'administration, commissaires, assemblée générale. Mais les pouvoirs de la ville de Bruxelles, trop importants, rendent impos-

sible l'existence du nouveau zoo. A titre d'exemple : la location du jardin n'est pas fixe, mais à la clôture de chaque exercice, la ville doit recevoir 25.000 F de l'excédent des bénéficiaires, plus la moitié de ce surplus. Or, le tarif des entrées est modique (37). La remise en état comme prévu coûte trop cher. Dans de telles conditions, le jardin continue à vivre au ralenti, déserté de plus en plus par le public.

Fin du jardin zoologique

Soumis à une réglementation irréaliste, le jardin ne pouvait subsister et l'idée du zoo est finalement abandonnée. La ville de Bruxelles, en 1880, décide alors d'en faire un parc (38) et de vendre les animaux survivants. Ceux-ci sont dispersés, à Anvers ou dans des ménageries de foire. D'autres, ne trouvant pas d'acquéreur, sont purement et simplement abattus, tel le fameux ours Martin, si populaire (39).

En 1892, le musée d'histoire naturelle transfère dans l'ancien couvent ses collections, notamment le fameux groupe des vingt-neuf iguanodons de Bernissart découverts en 1877. En 1893, grâce à l'appui de Léopold II, une aile est ajoutée permettant le logement convenable des collections zoologiques et paléontologiques (40). Dans les années suivantes, l'Institut de commerce, l'Institut universitaire de physiologie (41), à l'initiative d'Ernest Solvay, s'installent aux limites du jardin.

Peu après, l'Institut d'hygiène et de bactériologie et l'Institut d'anatomie et d'histologie y sont construits.

Finalement, l'Institut de sociologie vient compléter ce haut lieu de la science que sont devenus les environs de l'ancien jardin zoologique de Bruxelles.

L'idée d'un zoo pour Bruxelles n'est pas abandonnée (42)

Au début de ce siècle renaît l'idée d'un zoo pour Bruxelles, devenue une des plus belles capitales du monde. Cependant les promoteurs ne reprennent ni l'implantation ni la conception du premier jardin « qui n'avait de zoologique que le nom ». Il faut une installation dans un plus grand espace, mieux

adapté à sa destination. Les alentours de l'ancienne abbaye du Rouge-Cloître, un domaine de 39 hectares aux nombreuses pièces d'eau, semblent convenir. Les installations sont confiées à l'architecte-paysagiste Jules Bruyssens et l'architecte Roosenboom dessine les bâtiments dans le style XVIII^e siècle pour mettre en relief la beauté de l'abbaye.

La société anonyme choisit ses directeurs : Henri et Jules Allo. Malheureusement l'idée reste au stade de projet. On ignore la cause précise de cet échec, mais le coût des opérations, l'éternel problème de l'humidité, le mauvais souvenir laissé par le premier zoo sont peut-être des éléments qui ont fait réfléchir ces amateurs d'un nouvel embellissement pour Bruxelles. Ainsi donc le jardin zoologique de la ville de Bruxelles reste lié à l'histoire du quartier Léopold.

Annexe

Membres du 1^{er} conseil d'administration (43)

1. M. le comte de Liedekerke-Beaufort.
2. M. Louis Claessens-Moris, propriétaire, commissaire de la société de l'Union du Crédit, demeurant à Bruxelles, rue de Laeken n° 26.
3. M. le comte de Cornelissen, propriétaire, demeurant à Bruxelles, rue Royale.
4. M. Louis Schotte, statuaire, demeurant au quartier Léopold, à Saint-Josse-ten-Noode.
5. M. Orts.
6. M. Putzeys.
7. M. Louis-Joseph Symon-Brunelle, secrétaire de la société royale de Flore, demeurant à Ixelles, chaussée de Wavre.
8. M. Verreyt.
9. M. Alexandre-Joseph Watteau, avocat, membre du Conseil communal de Bruxelles, demeurant à Bruxelles, rue des Paroissiens.

Commissaires

1. M. le chevalier de Sauvage, président à la Cour de Cassation, demeurant à Bruxelles, boulevard du Jardin Botanique.
2. M. de Bruyn.
3. M. Guillery.
4. M. Auguste Kreglinger, commissaire du gouvernement près de la Banque nationale, demeurant à Bruxelles, place de la Monnaie.

Les deux derniers commissaires ont été choisis par ce groupe de quatre personnes. Je n'ai pu connaître leur nom.

Directeur général

M. Le Boeuf.

Directeur de la partie scientifique

M. Jean-Jules Linden.



En haut de la page : une vue du Parc Léopold en 1934. Ce parc fut aménagé, à partir de 1880, à l'emplacement occupé antérieurement par le Jardin zoologique de Bruxelles.
Ci-dessous : le Parc Léopold de nos jours. Son aspect n'a pas trop changé en 47 ans.

Notes

- (1) **Société royale de zoologie, d'horticulture et d'agrément de la ville de Bruxelles.** Bruxelles, Deltombe, 1851, p. 3.
- (2) **Société royale de zoologie... op. cit.**, p. 3.
- (3) Actuellement, maison communale d'Ixelles.
- (4) En effet, au siècle dernier, outre Bruxelles, Gand et Liège ouvrirent leur zoo, vraisemblablement vers la même époque. Celui d'Anvers, antérieur, date de 1843. Il est le seul qui ait survécu pour connaître le succès que l'on sait.

- (5) **Le jardin zoologique de Bruxelles. Vade-Mecum du Promeneur.** Bruxelles, 1856, p. 6.
- (6) **Société royale de zoologie... op. cit.**, p. 5.
- (7) En 1852, environ 2 hectares de terrain furent rachetés à des particuliers et à la Société civile. En 1853, l'achat d'une autre parcelle porte à 9 hectares, 53 ares la surface du domaine.
- (8) Voir l'illustration correspondante.
- (9) VERNIERS (Louis). **Les transformations de Bruxelles et l'urbanisation de sa banlieue.** Léau, C. Peeters, (1934), p. 73.

- (10) VANHAMME (Marcel). **Bruxelles, de bourg rural à cité mondiale.** Anvers-Bruxelles, Mercurius, 1968, p. 300.
- (11) HYMANS (Henri). **Bruxelles à travers les âges...** Bruxelles, « Culture et Civilisation », 1974, p. 164.
- (12) Mais l'initiative de la « Société civile » reste isolée et spécifique au quartier Léopold. Les autres faubourgs de Bruxelles restent de petits villages maraîchers.
- (13) **Le jardin zoologique de Bruxelles... op. cit.**, p. 7.
- (14) **Moniteur** du 1^{er} septembre 1851.
- (15) Les actionnaires ne paient pas de droit d'entrée.
- (16) Directeur zoologique : le baron Wilhem de Muller, docteur en philosophie et lettres; directeur horticole : Jean-Jules Linden, ancien naturaliste, voyageur du gouvernement. Auparavant Linden cumulait, en tant que « directeur scientifique », les deux fonctions.

- (17) Signalons ici que le gouvernement a la faculté de nommer un ou deux commissaires spéciaux qui auraient les mêmes droits de surveillance.
- (18) **Société royale de zoologie... op. cit.**, p. 11.
Les améliorations semblent une nouveauté dans l'installation d'attractions de Bruxelles. Le rapport signale, en effet, qu'à la même époque, le Parc royal, grand rival du zoo, ne les possède pas.
- (19) Du moins en théorie. Mais Fuechs ne se préoccupe guère de l'humidité latente des lieux ni de l'orientation des cages. En somme, les animaux furent sacrifiés à la beauté du jardin.
- (20) **Trois jours à Bruxelles. Principales curiosités...** Bruxelles, Kiesslig, (1877), p. 9.
- (21) L'expérience a été faite devant le roi Léopold I^{er}, venu inaugurer la serre en 1851.
- (22) Elles « attendaient un jour meilleur ». En fait, on le verra dans le chapitre suivant, la partie horticole ne fut jamais importante, mais périclita très vite.

- (23) Néanmoins le directeur scientifique semble avoir oublié que le style de vie de l'ours blanc diffère de celui de l'ours brun.
- (24) Ceci d'après HYMANS (Henri) **Bruxelles à travers les âges**, 3^e vol., op. cit., p. 168. D'après VERNIERS (Louis) **Bruxelles, esquisse historique. Préface de Paul Bonenfant.** Bruxelles, De Boeck, 1941, p. 332, les concerts étaient organisés le lundi.
- (25) Les renseignements de ce chapitre proviennent de : **Société royale de zoologie, d'horticulture et d'agrément de la ville de Bruxelles. Rapports.** Bruxelles, Ch. Vanderauwera, 1875.
Société royale de zoologie... Rapports. Bruxelles, Robbes, 1876.

Société royale de zoologie... Rapports présentés par le comité de liquidation de l'assemblée générale des actionnaires du 4 mars 1877.

- (26) PETITJEAN, O., **L'ancien jardin zoologique de Bruxelles... op. cit.**, p. 4.
- (27) **Ibidem**, p. 1.
- (28) FRANCIS, Jean, **La chanson des rues d'Etterbeek...** (Bruxelles), Musin, (1976), p. 24.
- (29) Ici donc, nous ne partageons plus l'enthousiasme du « Guide du lecteur » : « Le jardin zoologique est aujourd'hui tellement passé dans les habitudes du public qu'on se demande ce que pouvaient faire les habitants de Bruxelles, il y a trois ans, entre l'heure du café et l'heure du thé ». **Le jardin zoologique de Bruxelles... op. cit.**, p. 6.
- (30) 1860 est une année importante : M. Alvin devient commissaire du gouvernement et la ville de Bruxelles acquiert « le droit de surveiller la gestion de l'établissement, d'approuver les comptes et de veiller à sauvegarder la destination des immeubles ». Ces interventions prouvent que l'administration suscite quelques inquiétudes.
- (31) D'après M. Petitjean, le zoo était surtout fréquenté par des enfants accompagnés de leur bonne. D'autre part, rappelons-le, depuis 1860 le gouvernement et la ville de Bruxelles interviennent dans la gestion de la société.
- (32) L'enquête accuse ici de façon nette le directeur de la partie zoologique. Nous mettons également en cause l'architecte, qui avait conçu les plans et l'aménagement des cages sans tenir compte du biotope des animaux.
- (33) Un exemple type : un aquarium avait été installé à l'image de celui de Brighton. Mais les poissons étaient toujours les mêmes et ceux qui venaient à mourir n'étaient pas remplacés.
- (34) Il n'avait aucune raison d'être. La plupart des cultures ne demandaient aucune spécialisation, et en outre, vingt-sept ares de terrain de la partie horticole furent vendus en 1868.
- (35) La moitié de son capital effectif est absorbé par suite des pertes.
- (36) Directeur à l'époque du zoo d'Anvers.
- (37) Adulte : 1 F; entrée des enfants de moins de sept ans : 0,50 F; entrée de la bonne : gratuite; idem pour les actionnaires.
- (38) Celui-ci reçoit, au moment des fêtes du Cinquantenaire, le nom qu'on lui connaît aujourd'hui : le parc Léopold.
- (39) On peut comprendre l'indignation qui se trahit à chaque mot du récit rapporté dans l'éditorial du **Bulletin du Centre d'observation belge des reptiles et des amphibiens**, juillet-août, 1977.

- (40) **Histoire de Bruxelles. Publié sous la direction de Mina Martens.** (Toulouse), Privat, (1976), p. 417.
- (41) Aujourd'hui Lycée Emile Jacqmain.
- (42) **Jardin d'acclimatation de Bruxelles (Zoologie-Horticulture). Société anonyme. Au Rouge-Cloître (Auderghem).** Science-Utilité-Agrément. Bruxelles, F. Vanbuggenhoudt, 1908, 8^e, ill., 21 p.
- (43) **Société royale de zoologie, d'horticulture... op. cit.**, pp. 17-18.

Orientation bibliographique

- 1) BRONNE (Carlo) **Léopold 1^{er} et son temps.** Bruxelles, Goemare, 1942, 8^e, 366 p.
- 2) **Bulletin du Centre d'Observation belge des reptiles et des amphibiens.** Bruxelles, Juillet-août 1977, n^o 15.
- 3) DE PAUW (Louis-François) **La vallée du Maelbeek. Avec monographie d'Etterbeek. 42 planches hors texte.** (Bruxelles, Hayez), s.d., 4^e, ill., 398 p.
- 4) DE VIEUSART (Fernand) **Bruxelles, il y a vingt ans.** Bruxelles, J. Lebègue, 1889, 16^e, 205 p.
- 5) FRANCIS (Jean) **La chanson des rues d'Etterbeek. Images de Jean Cabrera. Préface de Léon Defosset. Avant-dire de Jean-Pierre Poupko.** (Bruxelles), Musin, (1976), 8^e, co., portr., ill., 121 p.
- 6) GONTHIER (André) **Histoire d'Ixelles.** Bruxelles, H. De Smedt, 1960, 8^e, ill., 223 p. (**Le Folklore brabançon**).
- 7) HEMELEERS (G.-C.) **Bruxelles, ma ville... dans « Brabant ».** Bruxelles, juin 1961, n^o 6, pp. 14-15.
- 8) **Histoire de Bruxelles. Publié sous la direction de Mina Martens.** (Toulouse), Privat, (1976), 8^e, ill., 519 p.
- 9) HYMANS (Henri) **Bruxelles à travers les âges. (Par) Louis Hymans. Bruxelles moderne, par Henri Hymans (en) Paul Hymans.** Bruxelles, « Culture et Civilisation », 1974, 3 vol. 4^e, portr., ill., plan.
- 10) **L'illustration horticole; revue mensuelle des plantes les plus remarquables, des introductions nouvelles et des faits les plus intéressants de l'horticulture.** Gand, impr. E. Vanderhaegen, 1888, 4^e, p. 24-25.
- 11) **Jardin d'acclimatation de Bruxelles (zoologie-horticulture). Société anonyme. Au Rouge-Cloître (Auderghem).** Science-Utilité-Agrément. Bruxelles, F. Vanbuggenhoudt, 1908, 8^e, ill., 21 p.
- 12) **Le jardin zoologique de Bruxelles. Vade-Mecum du Promeneur.** Bruxelles, 1856, 12^e, ill., 92 p.

- 13) LEMERCIER (Jacques) **Etterbeek en cartes postales anciennes. Texte néerlandais par Gérard Capoen. 3^e éd.** Zaltbommel, Bibliothèque européenne, 1977, 18^e obl., co., ill., 156 p.
- 14) LOISEL (Gustave) **Histoire des ménageries de l'antiquité à nos jours.** Paris; O. Doin, H. Laurens, 1912, 3 vol. 4^e, ill.
- 15) LOISEL (Gustave) **Rapport sur une mission scientifique dans les jardins et établissements zoologiques publics et privés du Royaume-Uni, de la Belgique et des Pays-Bas, dans Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires... t. XIV.** Paris, Impr. nationale, 1907, 8^e, ill., 124 p.
- 16) MEIRE (Robert) **Histoire d'Etterbeek.** Bruxelles, 1981, L. Musin, 8^e, 224 p.
- 17) PETITJEAN (O.) **L'ancien jardin zoologique de Bruxelles, dans Revue du Touring Club de Belgique et Bulletin Officiel.** Bruxelles, 11^e année, n^o 1, janvier 1935.
- 18) RANIERI (Liane) **Léopold II urbaniste.** (Bruxelles), Hayez, (1973), 4^e, portr., ill., plan., tab., facsim., 396 p.
- 19) VAN DEN HAUTE (Robert) **Auderghem en cartes postales anciennes.** Zaltbommel, Europese Bibliotheek, 1972, 18^e obl., co., portr., ill., 76 p.
- 20) VANHAMME (Marcel) **Bruxelles, de bourg rural à cité mondiale.** Anvers-Bruxelles, Mercurius, 1968, 8^e, ill., 457 p.
- 21) VANHAMME (Marcel) **Bruxelles-Capitale. Evolution de la ville de 1830 à nos jours.** Bruxelles, Office de publicité, S.C., 1947, 8^e, ill., 81 p. (Collection nationale, 7^e série, n^o 79).
- 22) VERNIERS (Louis) **Bruxelles, esquisse historique. Préface de Paul Bonenfant.** Bruxelles, De Boeck, 1941, 4^e, portr., ill., cart., plan., 420 p.
- 23) VERNIERS (Louis) **Les transformations de Bruxelles et l'urbanisation de sa banlieue depuis 1795.** Léau, impr. C. Peeters, (1934), 8^e, plan., 142 p. (Extr. des **Annales de la Société royale d'archéologie de Bruxelles**, XXXVIII, 1934).
- 24) WAUTERS (Alphonse) **Histoire des environs de Bruxelles ou description historique des localités qui formaient autrefois l'ancienne de cette ville.** Bruxelles, Ch. Vanderauwera, 1855, 3 vol. 8^e, ill.
- 25) **Zoo. Revue éditée par la Société royale de zoologie d'Anvers.** Anvers, 41^e année, n^o 1, juillet 1975.

Les bourgmestres de bruxelles depuis 1830, et leur temps

(2)

par Marcel VANHAMME

II. GUILLAUME-HIPPOLYTE VAN VOLXEM

Le conseiller G.-H. Van Volxem naquit à Bruxelles le 13 novembre 1791. Il succéda au bourgmestre Nicolas-Jean Rouppe, le 22 décembre 1840. Avocat et député, il ne remplit la charge de premier magistrat de la capitale que durant quelques mois. Devenu ministre, il démissionna de ses fonctions de bourgmestre dès le mois de juin 1841.

Van Volxem habitait rue Royale, un immeuble donnant sur le Parc. Alors qu'il se promenait rue des Bouchers, il s'écroula sur la voie publique et mourut le 10 avril 1868, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Aucun passant ne reconnut celui qui avait été, pendant un court laps de temps, le bourgmestre de Bruxelles.

L'avenue Van Volxem, à Forest, rappelle le nom d'un ancien propriétaire foncier et non, comme on le croit parfois, celui de Guillaume-Hippolyte, un homonyme.

III. LE CHEVALIER FRANÇOIS-JEAN WIJNS DE RAUCOUR

Né à Bruxelles le 6 novembre 1779, avocat, ancien bâtonnier, conseiller provincial du Brabant, vice-président du Sénat, François-Jean Wijns de Rau-

cour décéda dans sa ville natale le 4 janvier 1857. Durant son existence, il habitait au numéro 12 de la place de Louvain.

Le renflouement des finances communales

Le premier acte administratif important du nouveau bourgmestre fut de tenter de redresser la mauvaise situation budgétaire de la Ville. Les négociations entreprises par celle-ci avec le gouvernement central commencèrent en 1841, année même de sa nomination à la charge de premier magistrat de Bruxelles, le 15 juin. L'accord intervenu entre les parties aboutit au mois de septembre 1842. Au mois de janvier de l'année suivante, l'arrangement était sanctionné par la signature royale.

La Ville bénéficiait d'une rente annuelle octroyée par l'Etat belge, d'un montant de 300.000 F. En échange, elle cédait au Gouvernement des immeubles, des collections scientifiques, des objets d'art et autres pièces de grande valeur. Les propriétés vendues comprenaient : le palais de l'ancienne cour et ses diverses annexes (la chapelle, le palais de l'Industrie, l'Orangerie, deux habitations de la rue du Musée). Le tout formait un ensemble de 17.894 mètres carrés, auxquels s'ajoutaient les écuries de la cour — situées au Couden-

berg — d'une superficie de 3.068 mètres carrés.

Les biens cédés comprenaient aussi la plaine voisine du jardin du Roi, la porte de Hal et le terrain de l'Observatoire, soit 76.7007 ares.

La cession portait sur la Bibliothèque de Bruxelles, sur 395 tableaux de peinture, tant anciens que modernes; sur dix dessins, huit gravures, la collection du Cabinet des médailles, sur les sculptures du musée, le Cabinet de Physique ainsi que sur les collections d'histoire naturelle.

Après inventaire des biens cédés, la Ville déclara renoncer à toute prétention qu'elle pourrait avoir à charge du Gouvernement et ce, à la date du 4 décembre 1842. Elle conclut ensuite un emprunt de quatorze millions auprès de la Société Générale.

Fondation de l'Académie royale de Médecine

Cette Société savante fut fondée au musée, par arrêté royal du 19 septembre 1841. Le Secrétariat de l'Institution fut fixé au numéro 2 de la rue du Bois Sauvage. L'Académie de Médecine tint ses séances privées, le dernier dimanche de chaque mois — sauf pendant le mois d'août — ainsi qu'une séance publique annuelle, le jour anniversaire de la fondation. L'Académie, divisée en



Guillaume-Hippolyte Van Volxem.



François-Jean Wijns de Raucour.

six sections, comptait, en 1847, quatre-vingts membres correspondants et un nombre indéterminé de membres honoraires.

Fondation du Cercle artistique et littéraire

L'Association vit le jour en 1847. Elle s'installa dans les bâtiments situés derrière le Parc.

A cette époque, on comptait dans la capitale une trentaine de sociétés culturelles, dont les membres étaient férus d'art, de belles-lettres, de sciences ou encore, s'adonnaient à des œuvres charitables.

Le Grand Théâtre, comme par le passé, accueillait les artistes les plus réputés. Du 22 juillet au 29 août 1842, les amateurs applaudirent la grande comédienne Rachel (1820-1858).

Le problème permanent du Grand Bruxelles

L'épineuse question revint sur le tapis durant la gestion de Wijns de Raucour. Elle eut comme vedette principale Charles Van der Straeten, auteur d'un **Plan général d'alignement et**

de nivellement des faubourgs de la Ville de Bruxelles (1840).

Le projet — que nous ne pouvons détailler dans cet article — prévoyait l'établissement d'un boulevard circulaire d'un diamètre de six mille mètres; il envisageait la création de quartiers nouveaux dans l'agglomération bruxelloise. Inspecteur-voyer au 24 février 1842, Van der Straeten eut la joie de voir son plan approuvé par arrêté royal (26 avril 1846). Il remit sa démission le 7 juillet 1853 et occupa dès lors la charge de bourgmestre de la commune d'Ixelles.

Le monument élevé à la mémoire du bourgmestre Rouppe

En 1844, les sommes souscrites en vue de cette commémoration n'étaient pas encore entièrement honorées, les souscripteurs se plaignaient de la lenteur des opérations. Un conseiller communal proposa de remplacer la statue prévue par une fontaine portant l'effigie du premier bourgmestre. De cette suggestion naquit l'idée de la fontaine dessinée par C.-A. Fraikin et J. Poelaert (1848), que l'on peut voir place Rouppe.

Pose de la première pierre de l'Entrepôt

L'ancien entrepôt, au Bassin au Foin, avait été construit en 1781 par l'architecte Nivoy; c'était un vaste magasin de transit qui fut désaffecté en 1846, date de la construction du Grand Entrepôt, inauguré en 1851. Devant le premier entrepôt de Bruxelles — devenu magasin d'artillerie du génie —, on édifia le Théâtre Flamand.

Inauguration de la station du Jardin Botanique

La gare du Nord (architecte F. Coppens), dont la première pierre fut posée le 26 septembre 1841 par le Roi, ne sera achevée que vingt ans plus tard (1862), lors de la finition de la façade principale. Dès 1846 — année de l'inauguration officielle — les voyageurs purent utiliser les nouvelles installations ferroviaires.

Démolition du vétuste hôpital Saint-Jean

Ce centre hospitalier remontait au Moyen Age et tombait en décrépitude. Sa démolition commença en 1846 et

permet le tracé d'un quartier neuf (place Saint-Jean). Un nouvel hôpital Saint-Jean fut édifié à l'emplacement de l'hospice Pachéco (1713), lequel disparut sous la pioche des démolisseurs, en 1827. Le 16 juillet 1838, le bourgmestre Rouppe avait posé la première pierre d'un nouvel hôpital (boulevard Botanique), édifice achevé en 1843 et qui subsistera jusqu'en 1949, moment où il laissa la place aux bâtiments du **Crédit communal de Belgique** (1969).

A l'aube de la politique interne du Royaume

C'est sous la gestion de Wijns de Raucour que se dessinèrent les prémices de la politique intérieure de la Belgique.

Depuis 1839 — année de la signature du Traité des XXIV articles — l'**Unionisme** était entré dans un déclin rapide, dont la fondation, en 1841, de l'**Alliance libérale** fut une étape importante. Appuyée par le souverain, l'alliance des catholiques et des libéraux avait puissamment contribué à l'édification du royaume indépendant, et ce pendant une dizaine d'années. A ce moment, le rôle d'arbitre d'un roi respectueux de la Constitution joua un rôle essentiel.

De nombreux libéraux, bien que catholiques pratiquants, restaient attachés aux principaux principes philosophiques du dix-huitième siècle; en politique, ils se montraient — dans les relations entre l'Eglise et l'Etat — favorables au josphisme et aux idées consulaires.

Le libéralisme progressa à chaque élection : en 1845, ce parti enleva tous les sièges à Bruxelles et à Anvers, amenant ainsi la retraite du ministre J.-B. Nothomb. En réaction à la formation d'un ministère catholique homogène présidé par de Theux (31 mars 1846), le 14 juin 1846 se tint à l'hôtel de ville le premier grand congrès libéral (président, Defacqz). Différentes nuan-



En haut de la page : jeune fille en mantelet (lithographie de J. Madou).
Ci-contre : la faille, costume bruxellois (lithographie de Van Hemelryck).

cc du libéralisme de l'époque se dé-
grèrent des discussions. Une organi-
tion et un programme d'action s'éla-
grèrent lors de ce congrès, qui réunit
3 4 délégués venus de différentes ré-
ions de la Belgique. Parmi les partici-
pants, on distingua tout particulière-
ment un jeune Liégeois : Frère-Orban.
Louis-Philippe, roi de France, fit part à
son gendre Léopold, de ses craintes et
il confia que ce Congrès ne lui rappet-
te que trop bien la Commune de Paris
de 1792, qui dicta, de l'hôtel de ville à
la Convention, tout ce qu'il lui plaisait
de lui imposer.

D'autre part, l'aile libérale modérée, dont Théodore Verhaegen faisait partie, s'inquiéta de l'agitation manifestée par de jeunes radicaux socialistes. La rupture éclata au mois de novembre 1846 et aboutit à la fondation de l'**Association Libérale et Constitutionnelle** de 1847. Celle-ci s'opposait au suffrage universel et à la démocratie militante. Elle comptait parmi ses membres des esprits forts, tels Devaux, Lebeau, Orts, Rogier, Defacqz et de Brouckère.

Le succès des libéraux aux élections législatives amena la démission du ministère homogène de Theux. La formation d'un Cabinet libéral présidé par Charles Rogier, avec Frère-Orban aux Travaux Publics, mit ainsi le point final à l'unionisme issu des événements de 1830.

Le mouvement ouvrier à Bruxelles

Le prolétariat fut la principale victime de la grave crise économique qui éclata en 1842. L'**Union philanthropique des chapeliers bruxellois** ainsi que l'**Association des compositeurs typographes** s'organisèrent afin de mieux se défendre contre la grande bourgeoisie capitaliste. A ce moment, 70 % de la population de Bruxelles appartenait à la classe ouvrière. Un fossé, qui semblait infranchissable, séparait les mœurs, les mentalités, la moralité du peuple et de la bourgeoisie. Le prolétariat était sous-payé et vivait dans l'insécurité professionnelle. Ses conditions d'existence étaient telles que la moyenne d'âge des décès pour les ouvriers était de dix-huit ans, tandis qu'elle se situait à cinquante-quatre ans pour la population des beaux quartiers du haut de la ville. En



La Maison du Roi, Grand-Place, par F. Stroobant, 1843.

1843, les salariés adressèrent une pétition aux Chambres dans le but d'obtenir des employeurs le paiement d'un salaire minimum, une exemption complète des impôts de consommation, l'organisation du travail et une extension du droit de suffrage par l'abaissement du cens électoral. Victor Considérant — dont le manifeste parlait du droit au travail — émit l'idée, originale pour l'époque, d'une association « capital — travail — talent ». La crise de l'industrie linière de 1847, la mauvaise récolte qui affectait la récolte du blé et celle des pommes de terre, les effrayants ravages de la grande crise alimentaire des années 1848-1850, firent tomber la classe la plus humble de la population belge dans un état de pauvreté absolue.

Parmi d'autres facteurs de revendication, la classe laborieuse demanda une meilleure collaboration entre les peuples. C'est ainsi que Lucien Jottrand élaborait un programme prônant une alliance entre les travailleurs de tous les pays.

Les autorités gouvernementales ne pouvaient rester indifférentes au courant d'opinion qui se développait de jour en jour. Les enquêtes sociales officielles des années 1846-1847-1848 mirent en lumière les bas salaires des

ouvriers, leur mauvaise condition de logement et de travail, la nourriture insuffisante pour subsister en bonne forme physique, et autres tares dont souffraient les familles pauvres.

Le Roi, quant à lui, pensait que la paix sociale et le bien-être des travailleurs étaient garantis par le système politique de l'époque, que celui-ci soit catholique ou libéral. Le souverain n'accordait aucune confiance à une démocratie politique; le peuple, pensait-il, était capricieux et volage. Selon la vision royale, le problème ouvrier serait résolu par la richesse économique. Le monarque accepta cependant l'idée d'un abaissement du cens électoral (novembre 1847).

Marx et Engels fondèrent dans les locaux du cabaret à l'enseigne du **Cygne**, Grand-Place, la **Deutscher Arbeiter Verein**. Si la détresse ouvrière constituait une des sources principales des tensions sociales, le prolétariat en général restait peu accessible aux graves théories économiques des pionniers des luttes sociales. Les tendances révolutionnaires socialistes étaient suivies et commentées par une minime partie des travailleurs, par une fraction plus grande d'intellectuels bourgeois, parmi lesquels les principaux leaders, Defré, Bartels, Tedesco et Delhasse.



Les Galeries Saint-Hubert (1839-1846). Architecte : Jean-Pierre Cluysenaar.

Jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, l'administration ne prit que rarement pleine conscience des besoins urgents de leurs administrés plongés dans la misère. Ce ne sera que progressivement qu'elle se chargera de missions publiques nouvelles en matière d'enseignement, de création et d'entretien du vaste système de voirie, de travaux d'hygiène, etc.

Telle était l'atmosphère politique, économique et sociale dans laquelle vécut le bourgmestre Wijns de Raucour.

D'autres problèmes urbains attachèrent son attention et son désir de faire de la capitale du Royaume une ville moderne.

Création des Galeries Saint-Hubert

L'architecte Jean-Pierre Cluysenaar, associé au négociant Hauman ainsi qu'au banquier Jean-André de Mot (père d'Emile de Mot qui sera bourgmestre de Bruxelles de 1889 à 1909), présenta un projet de construction de deux galeries de communications — couvertes par des verrières — reliant le Marché-aux-Herbes à la Montagne-aux-Herbes-Potagères (*).

L'architecte envisageait aussi l'établissement de deux prolongements à ces voies publiques : le premier allait de la Galerie du Roi jusqu'au Fossé-aux-Loups; le second se dirigeait vers la rue

des Fripiers mais avec une extension en direction de la rue Léopold; enfin, Cluysenaar songeait à une galerie débouchant rue de la Montagne. Disons de suite que le plan étendu fut jugé trop ambitieux et trop coûteux d'exécution (juin 1845); seule la première partie du projet reçut un accueil favorable.

Le cahier des charges fut approuvé le 4 décembre 1837, le Conseil communal ratifia les plans le 7 mars 1838; le 15 mars, la Députation permanente du Conseil provincial du Brabant émit un avis favorable au projet, le ministre de la Justice marqua son accord; le 6 février 1839, le Roi signa l'Arrêté d'utilité publique : les plans furent publiés en 1840. Enfin, l'autorisation de bâtir du Conseil communal date du 22 février 1845.

J.-P. Cluysenaar demanda la garantie d'un intérêt de trois pour cent sur un devis estimé à 2.500.000 francs, somme destinée à l'acquisition des terrains et à l'érection des deux galeries. Les revenus des constructions furent évalués à 240.197 francs.

Les statuts d'une **Société Anonyme des Galeries Saint-Hubert**, approuvés par arrêté royal, le 12 juillet 1845, les actions émises purent être cotées en Bourse dès le 5 août 1845.

Les expropriations suscitèrent des remous dans l'opinion publique. Le barbier Jean Pameel préféra se trancher la gorge plutôt que de quitter son domicile; d'autres manifestations populaires se déroulèrent dans le bas de la ville, on n'y prit pas garde. Des ruelles disparurent; de misérables masures branlantes furent démolies; de la Maison des Orfèvres — reconstruite après le bombardement de 1695 — il ne resta que la devise **Omnibus omnia** (visible du Marché-aux-Herbes); la fontaine des Satyres, qui occupait le carrefour, disparut en 1847.

Le 6 mai 1846, Léopold I^{er} posa la première pierre de la Galerie. A côté du monarque, on voyait le visage épanoui et heureux du bourgmestre Wijns de Raucour. Sous le socle de la colonne de gauche du péristyle d'entrée (côté de la rue de l'Ecuyer), on plaça un coffret de plomb contenant des monnaies du règne, une copie du procès-verbal de la cérémonie, ainsi que trois exem-

plaires de la médaille commémorative gravée par Hart.

A l'occasion de cet événement, la **Société Anonyme des Galeries Saint-Hubert** offrit aux principaux fondateurs un somptueux banquet comportant vingt services.

Bruxelles s'apprêtait à sortir du passé. La vogue de la promenade de l'Allée Verte déperissait. Cependant, le cœur de la vieille ville étouffait dans un dédale de ruelles sombres où logeaient des fripiers, des marchands de ferrailles, des brasseries et autres fabriques polluantes. La Senne coulait sous des ponts à arches et arcs-boutants d'un autre âge. Les boulevards intérieurs n'existaient pas encore. A l'emplacement de la Bourse actuelle, le marché au Beurre — dit des Récollets — répandait son odeur de laiterie sous les feuillages des arbres du site. C'était l'époque des mazurkas, des valse, des polonaises et des nocturnes de Frédéric Chopin. Les amateurs de chants entretenaient pieusement le souvenir de la Malibran, morte en 1836, à l'âge de 28 ans.

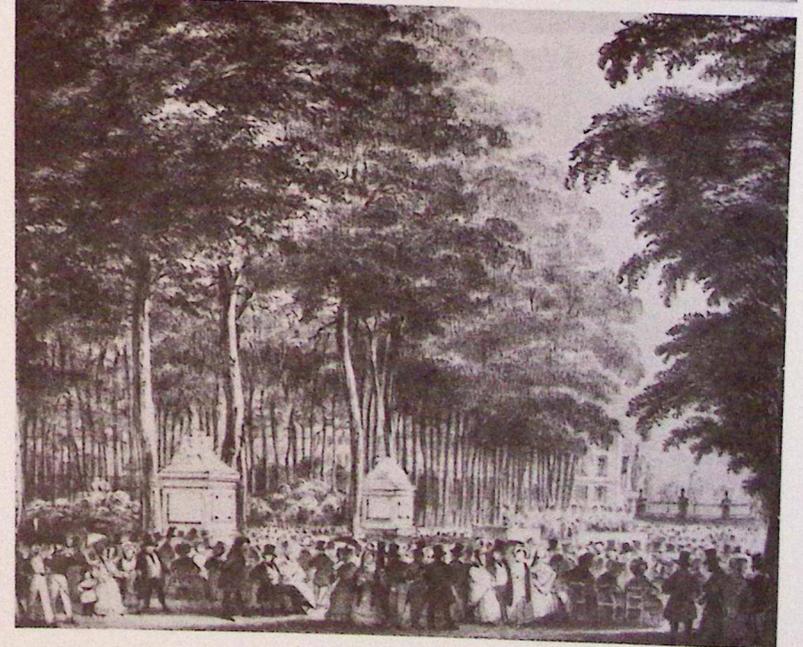
Les travaux de construction des Galeries Saint-Hubert se poursuivirent durant treize mois. Le nouveau passage couvert s'étendit sur une longueur de 213 mètres, avec une largeur de huit mètres.

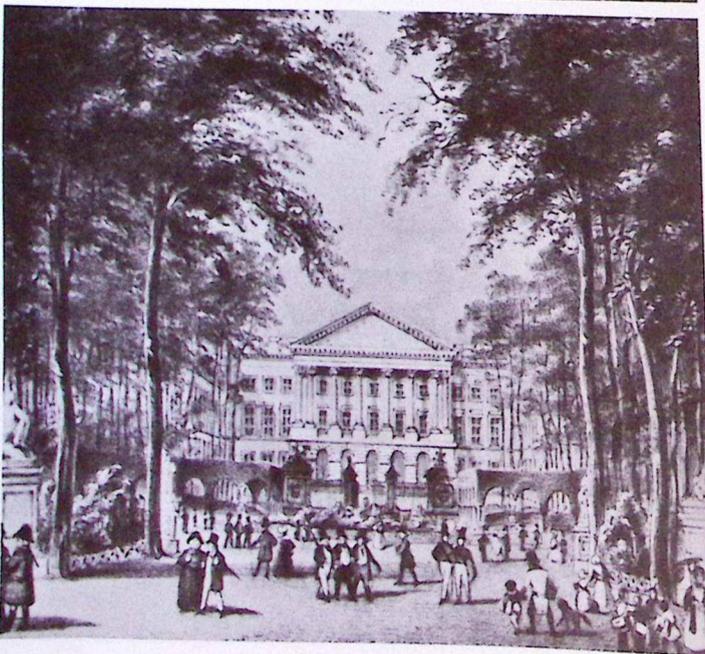
Le 20 juin 1847, la famille royale y fut reçue par le bourgmestre entouré des échevins et des membres réunis du Conseil communal.

Remarque significative, le souverain parut très satisfait et fort détendu. Après avoir parcouru les lieux, il visita le Théâtre des Galeries où un orchestre joua le morceau d'ouverture de la **Dame Blanche**. Tous les assistants sentirent qu'une vie nouvelle se dessinait au centre de Bruxelles, ce dont ne pouvait que se réjouir le bourgmestre Wijns de Raucour.

En 1850, l'ensemble des immeubles formant le passage était occupé. L'**AI-**

En haut de la page : le parc de Bruxelles à six heures du matin (lithographie d'après H. Borremans et Charles Baugniet).
Ci-contre : le parc de Bruxelles à midi (lithographie d'après H. Borremans et Charles Baugniet).





liance Libérale s'y installa, à son tour. En réalité, les Galeries Saint-Hubert cultivaient l'espérance de l'avenir, aussi je ne dirai rien de leur succès, tant l'esquisse paraîtrait pâle à côté de l'histoire anecdotique du lieu.

Le marché de la Madeleine

La rue Duquesnoy fut percée en 1846, à travers les biens de l'hôpital Saint-Jean démoli. Bortier possédait à cet endroit une vaste propriété. Il offrit à la Ville de la lui acheter au prix de 306.000 francs, plus une prime de 20.000 francs.

Le projet d'établir dans ce quartier un marché couvert fut adopté le 13 février 1847. La construction de l'immeuble fut confiée à J.-P. Cluysenaar. Cet architecte choisit un style s'inspirant de la Renaissance italienne. L'inauguration se déroula au mois de septembre 1848 et fut l'occasion de brillantes festivités et d'une exposition de tableaux.

Le marché couvert dans les bas-fonds de la rue Royale

Le projet fut approuvé en 1847. La construction comportait deux grands bâtiments latéraux, destinés à abriter un marché couvert. Un imposant escalier à double révolution donnait accès à la rue du Marais par la rue des Sables. Beaucoup plus tard, un des bâtiments latéraux sera transformé en un asile de nuit pour les nécessiteux et les vagabonds. Cet abri provisoire se dénommera « Asile Baudouin ».

Le quartier allant de la Montagne de l'Oratoire à la Porte de Schaerbeek était autrefois constitué d'un labyrinthe de rues, de ruelles, de culs-de-sac et d'impasses malsaines. Des femmes de mœurs légères fréquentaient des cabarets de perdition, qui auraient fait le bonheur d'un Villon. La rue des Dendées — qui se trouvait derrière l'actuelle Colonne du Congrès et faisait face au bas de la ville — était ouverte de-

En haut de la page : le parc de Bruxelles à deux heures de l'après-midi (lithographie d'après H. Borremans et Charles Baugniet). **Ci-contre :** le parc de Bruxelles à quatre heures de l'après-midi (lithographie d'après H. Borremans et Charles Baugniet).

puis six siècles. Au siècle dernier elle s'appelait **rue des Cailles**, c'est-à-dire des prostituées de bas-étage. Avant 1940, on trouvait encore de très vieux habitants qui continuaient à désigner cette voie publique sous le nom populaire de **Kwakkelstroet**.

Ce quartier pittoresque faisait partie de la 6^e section de Bruxelles, tout comme celui de Notre-Dame-aux-Neiges.

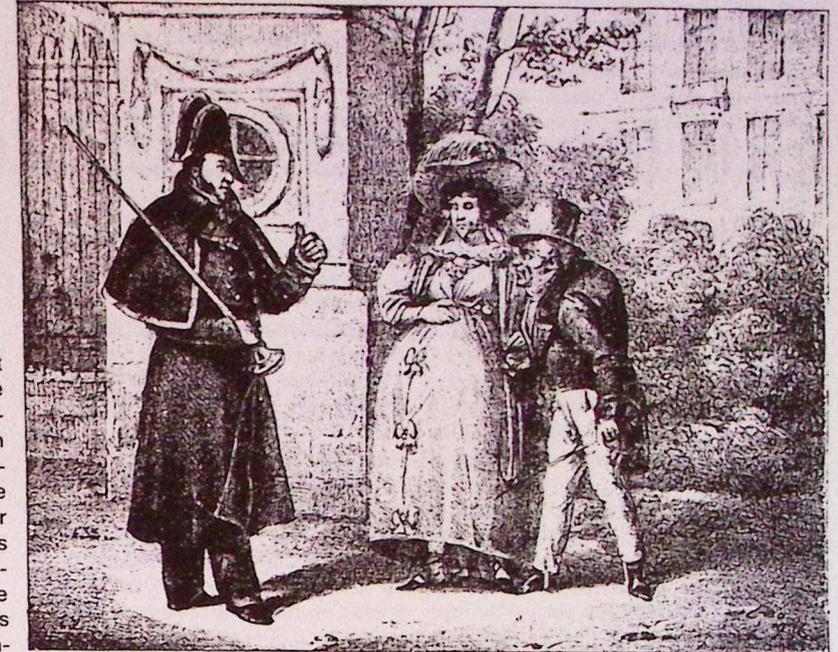
Où placer la statue de Charles de Lorraine ?

La statue de Charles de Lorraine est une œuvre du sculpteur Louis Jehotte (1848). Le problème se posa du meilleur endroit pour recevoir l'effigie d'un personnage, dont la bienveillance naturelle avait touché les Bruxellois. Le palais du prince, bâti par celui-ci sur une partie de l'emplacement du palais de Nassau, recueillit tous les suffrages : la statue sera installée au centre de la cour monumentale. Deux autres suggestions furent repoussées : l'entrée du palais de la Nation et les frondaisons du Parc. A ce sujet, un conseiller fit remarquer que Charles de Lorraine n'avait rien d'un personnage bucolique.

Deux questions intéressantes : l'ordonnance et la bonne tenue dans le Parc

Le Parc, admirable complément du plus beau quartier de Bruxelles, a, au cours des siècles, vivement préoccupé les édiles de la ville. Les plans du dix-huitième siècle fermaient le site agreste par une grille, telle était du moins la vision de l'architecte Guimard. Le coût de celle-ci s'avérant comme excessif, les promoteurs durent se contenter de faire élever une haie de clôture. Cependant, la question de la grille revint sur le tapis vers 1849. On trouva le financement de l'entreprise grâce à l'ouverture d'une souscription publique. Comme toutes les démarches entreprises pour retrouver les plans dessinés par l'architecte du Parc restèrent vaines, on dut se résoudre à confier le dessin de la grille souhaitée à T.F. Suys.

La fréquentation du Parc différait selon les différentes heures de la journée. Le Musée communal de Bruxelles conserve quatre lithographies d'après H. Bor-



Il est défendu de traverser le Parc avec des paquets (d'après une gravure ancienne).

remans et Baugniet, montrant ce magnifique espace vert à divers moments de la journée (1837). Comme les autorités communales étaient attentives à la bonne tenue des promeneurs, ceux-ci ne pouvaient pas pénétrer dans le Parc avec des paniers ou des paquets, et cela après dix heures du matin : un gardien veillait au respect de ce règlement. A la suite de divers incidents entre celui-ci et des passants des plus honorables, le Conseil communal prit la décision de retarder l'interdiction jusqu'à onze heures !

1848 : une année orageuse. Le bourgmestre donne sa démission

La population bruxelloise apprit l'insurrection de Paris du mois de février, suivie de la fuite précipitée du roi Louis-Philippe. La II^e République était née. Les 25 et 26, l'agitation sociale s'étendit en Belgique. Les autorités prirent diverses mesures afin de maintenir l'ordre public. La surveillance des émigrés français — considérés comme provocateurs — fut renforcée. Karl Marx et son épouse furent incarcérés

pendant quarante-huit heures à l'Amigo.

Le nombre d'électeurs législatifs passa de 45.000 à 100.000. Les élections se déroulèrent le 13 juin 1848.

Le 20 septembre, le bourgmestre de la Ville de Bruxelles remit sa démission. Le 5 octobre, il fut remplacé dans sa charge par un libéral modéré, Charles de Brouckère.

La capitale du jeune Royaume de Belgique approchait de ses vingt ans d'âge : elle entrait dans le printemps de son existence.

NOTE

(*) Cluysenaar (J.-P.), issu d'une famille d'origine tyrolienne, né à Kampen (Hollande), le 28 mars 1811. Il décéda à Bruxelles le 6 février 1880. Son père travailla en Belgique où il aboutit en 1817. Son fils fut l'élève de Smochtins — qui travaillait pour le prince d'Orange — et de François-Tielman Suys, architecte des palais royaux. Principales œuvres à Bruxelles : Galeries Saint-Hubert (1839-1846), Théâtre royal des Galeries (1847), Marché de la Madeleine (1847-1848), Hospice des Aveugles (1852-1853), Conservatoire royal de Musique (1872), Théâtre de l'Alhambra (1874, démoli en 1974).

(2) Voir début dans « Brabant » n° 4/1981, pp. 2 à 11.

D'Overijse à Ottignies...

Sur les traces de Juste Lipse

par Joseph DELMELLE

DIFFERENTES publications néerlandaises ont naguère attiré l'attention de leurs lecteurs sur la menace qui pèse sur la demeure natale de Juste Lipse, située à Overijse. De contestables projets de restauration ignorent tant la qualité architecturale que la signification historique et culturelle de cet immeuble du XVI^e siècle qui, le sait-on ?, se dresse à peu de distance de la maison communale de la capitale brabançonne — et belge ! — de la viticulture sous verre. Il serait même question de sacrifier, à la pioche du démolisseur, l'aile basse qui, jouxtant la grande « Steynen Huys » ayant appartenu à la famille Lipse, où l'humaniste a vu le jour (ainsi que l'a démontré le Docteur Denayer aux pages d'un *Album Lipsianum* édité en 1980, avec l'aide de la commune d'Overijse, par le cercle d'histoire locale « De Beierij van IJse »).

Quelles que soient les motivations des auteurs des projets en question, on ne peut que s'insurger contre toute tentative d'attenter au caractère originel de cet édifice de la Renaissance qui mériterait de bénéficier d'une restauration respectueuse de ses particularités et de recevoir une destination « humaniste », en conformité avec l'esprit du cé-

lèbre personnage qui y a vu le jour et qui y a souvent séjourné, y passant son temps à étudier, méditer, rédiger son courrier comme ses ouvrages et, entre-temps, effectuant, escorté de ses chiens, de longues promenades dans la charmante vallée de l'IJse et dans les campagnes environnantes, en direction — par exemple — de la lisière de la forêt de Soignes ou des claires eaux de la Lasne. Car, très étranger aux querelles linguistiques qui agitent nos contemporains, Juste Lipse s'en allait, d'un pas mesuré, tout aussi bien dans l'une que dans l'autre direction, se souciant fort peu de savoir si les paysans qu'il rencontrerait en chemin le salueraient en leur dialecte thiois ou roman. Ce latiniste, qui était venu au monde en pays flamand, n'avait-il pas fait une partie de ses études en Hainaut, à Ath, et sa mère ne lui avait-elle pas appris le « patois » wallon de son petit pays d'origine ?

Issu d'un père appartenant à une vieille famille de notables d'Overijse dont les racines plongeaient dans le terreau bruxellois, Juste Lipse comptait, au nombre de ses ascendants maternels, des membres des familles « de Wavre » et « de la Bawette » appartenant bel et bien au Brabant Wallon. Déjà cité, le Docteur Raymond Denayer a

entrepris de patientes recherches afin de déterminer le lieu de la naissance de la mère du fameux humaniste. Elles l'ont conduit à Ottignies.

D'Overijse, pour atteindre Ottignies, il y a évidemment plus d'un chemin dont celui de Wavre et de la vallée de la Dyle, et celui — plus court mais plus fantasque — qui traverse Rosières. A ce propos, sait-on que Rosières-Saint-André, où les ducs de Brabant possédèrent dès le XII^e siècle un important domaine, fit partie jadis de la grande paroisse d'Overijse en dépit d'une différenciation linguistique devenue surtout sensible à partir du XIII^e siècle ? Dans le bulletin *Wavriensa* du Cercle historique et archéologique de Wavre et de la région, Guy Vande Putte a publié sur ce sujet, en 1977 (tome XXVI, n° 5), une étude éclairante qui nous fournit aussi de précieuses indications au sujet de la fluctuation de la frontière des langues et de la persistance de toponymes à consonance flamande dans la « bordure » wallonne — à Rosières, à La Hulpe, ... — comme de la permanence de toponymes franco-wallons à la lisière de l'aire thioise.

D'Overijse, nous gagnons donc Ottignies. Dans une de ses lettres, le 29 novembre 1599, Juste Lipse parle de telle fer-

me ottinoise où il s'est rendu quelque temps auparavant. Dans une autre correspondance, datée du 1^{er} octobre 1600, il écrit que sa mère, qui s'appela Isabella Petirivia, était fille unique et que ses parents — gens honorables — possédaient, au-delà de Wavre, une ferme régnant sur de bonnes terres de culture. Un mois et demi avant son décès, le 9 février 1606, il adresse à Jean Degrève, son neveu, qui s'occupe de ses affaires, une note où il précise, enfin, le nom de la ferme en question. C'est celle du Petit Rieux... appellation précédemment latinisée en « Petirivia ».

La ferme du Petit Rieux, ou du Petit Ry, existe toujours, non loin du campus universitaire de Louvain-la-Neuve. C'est, fait remarquer Raymond Denayer, « une vieille ferme avec grange, aux portes de chêne et aux charpentes artisanales, avec des portiques anciens, un puits à eau au milieu de la basse-cour encore partiellement entourée de murailles en briques espagnoles aux contreforts séculaires. »

Cette ferme, dont Juste Lipse devait hériter, passa, au décès de l'humaniste, à Jacques Backwayenbergh et à Marie de Wavre, son épouse, qui la vendirent en 1675 à Jean Berthels. Après avoir appartenu à la descendance de celui-ci, elle passa aux Pinchart puis aux Tordoir. Elle appartient actuellement au Docteur Ferrière. Située au 49 de la rue du Petit-Ry, à Ottignies, elle hébergea peut-être le prêtre réfractaire wavrien Jean-Baptiste Stevens, chef de la résistance au Concordat conclu en 1801 entre le Pape Pie VII et Napoléon, et certainement quelques-uns de ses disciples inconditionnels.

Dans l'*Album Lipsianum* cité plus avant, Guy Vande Putte, Docteur en philologie germanique, président du cercle « De Beierij van IJse » et lauréat du Prix Edgard Spaelant 1981, signe — entre autres — une étude sur un épigone local de Juste Lipse, le notaire Josse Crabeels, poète latin d'importance ayant dédié à Marie-Thérèse de Hornes, Dame d'Yssche en 1781, tren-

te-deux odes qui, sous le titre *Odae Iscanae*, nous seront révélées sous peu par les *Supplementa Humaniscae Lovaniensia*. Josse Crabeels, lui aussi, ignorait l'existence de la frontière linguistique. Chef-mayeur de la principauté de Hornes, dont Overijse était le chef-lieu depuis 1677, sous l'ancien régime, il allait devenir, sous la République, président du canton d'Isque et maire de Rosières-Saint-André. Ses descendants, vers le milieu du XIX^e siècle, allaient émigrer à Wavre.

Il fut un temps, ainsi, où la frontière linguistique n'avait aucune importance. Cette époque-là est-elle révolue ? Oui, peut-être, mais des liens subsistent malgré tout entre les localités situées de part et d'autre de cette ligne qui n'apparaît pas dans le paysage ni, au demeurant, sur la plupart des cartes. D'un côté comme de l'autre, l'herbe est verte, les arbres se chargent des mêmes feuilles et portent des fruits absolument identiques. Pourquoi les hommes sont-ils les artisans acharnés de leurs propres malheurs ?

Overijse : la Maison de Juste Lipse au début de ce siècle.



Overijse : au centre de la place Juste Lipse, buste élevé, en 1853, à la mémoire de l'illustre humaniste.



PROMENADE 1815

Circuit pédestre et cycliste
sur le Champ de Bataille
à Braine-l'Alleud, Genappe, Lasne et Waterloo

2

2. Départ de Lasne (8 km)

L'église **Sainte-Gertrude**, de style romano-gothique, fut construite en 1881, sur l'emplacement de l'ancien cimetière, pour remplacer un ancien sanctuaire qui se trouvait à l'endroit de l'actuelle place et qui avait été lui-même reconstruit en 1763.

L'édifice contient une toile provenant de l'abbaye d'Aywiers, peinte par Du Mesnil, en 1772, et représentant la guérison de l'aveuglé, des confessionnaux du XVIII^e siècle et des fonts baptismaux gothiques en pierre bleue de la fin du XVI^e siècle. Dans les fonts baptismaux est entreposée la croix, en fer forgé, provenant de l'ancienne église.

Le 18 juin 1815, les troupes prussiennes venant de Chapelle franchirent la Lasne, à gué, au bas de la ferme de la Kelle, qui domine la colline en face de l'église.

Par la rue de Genneau, nous gagnons la rue du Vieux Monument ainsi baptisée, vers 1950, pour rappeler la présence, à environ 300 mètres, à droite, du **Monument au colonel Comte Wilhelm von Schwerin**, tué dans une escarmouche entre l'avant-garde prussienne et les éclaireurs de la cavalerie française. Deux ou trois ans après la bataille, la famille von Schwerin fit rechercher les restes du comte et fit ériger le monument qui porte l'inscription : « Wilhelm Graf v. Schwerin / Koenigh Preus Obrist und Ritter / Gefallen / dem Siege om Juni 1815. / In der Fremde für die Heimath ».

Le corps du colonel prussien fut découvert grâce aux indications d'une paysanne, habitant la maison toute proche. Depuis lors, la même famille occupe cette habitation.

La famille du comte fit don à la paroisse de burettes en vermeil, d'ornements sacerdotaux et de la terre sur laquelle est érigé le Monument. En 1964, la Fabrique d'église a vendu cette terre mais la parcelle entourant le Monument a été acquise, à cette époque, par l'Administration Communale.

La rue du Vieux Monument débouche sur la rue du Bois Paris que nous empruntons vers la gauche. Traversons la rue du Bois Eloi et la rue de Fichermont et continuons tout droit le chemin de terre, dit chemin du Peuthy ou chemin de Camuselle, qui aboutit au **Monument des Prussiens** (n° 9). Ce monument est situé à l'extrême pointe de l'ancienne commune d'Ohain, actuellement fusionnée avec Lasne.



Lasne : Monument au Colonel Comte Wilhelm von Schwerin.



Plancenot : Monument Prussien.

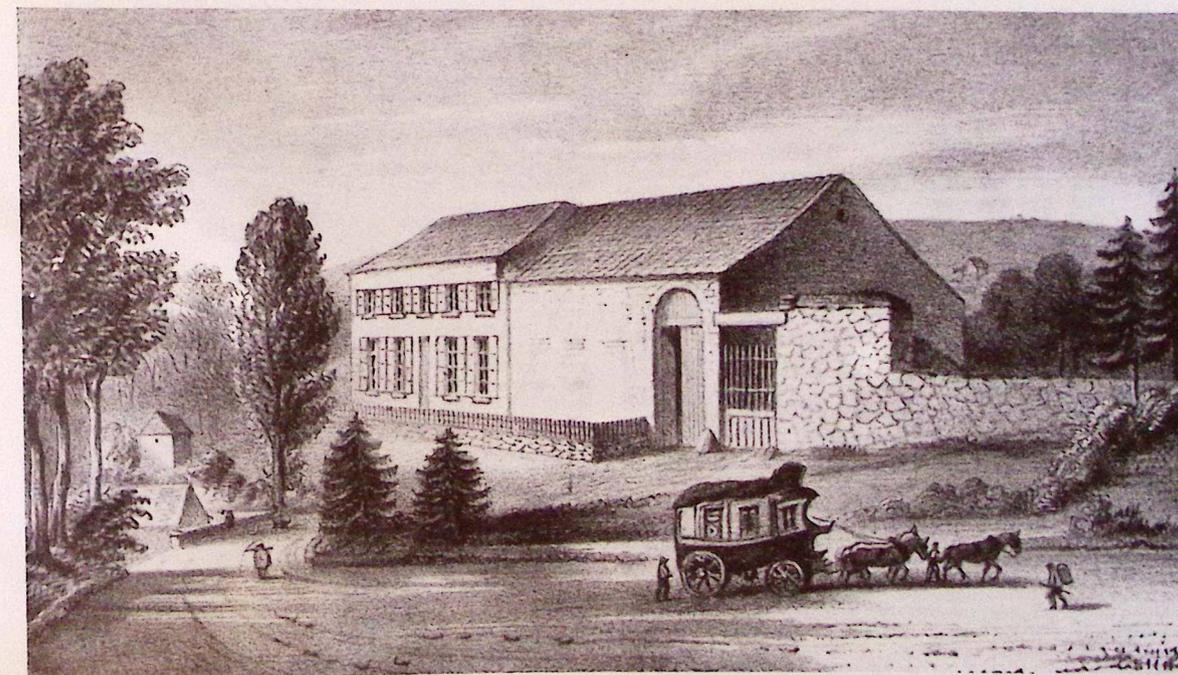
Nous arrivons ainsi au circuit I « Au cœur des combats » que nous suivons au moins jusqu'à la ferme de la Papelotte (n° 11).

Variantes

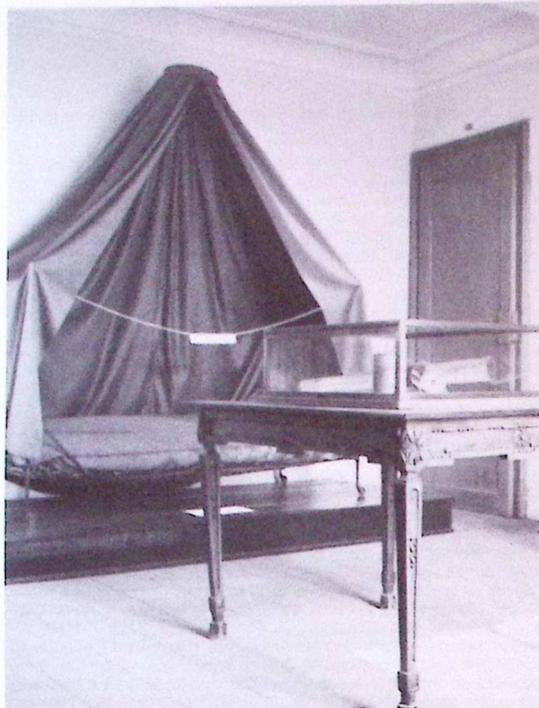
Nous pouvons alors à cet endroit emprunter les circuits I ou III ou revenir par Ohain.

Arrivés dans le champ sur la hauteur du chemin des Catamouriaux, prenons à droite le Vieux Chemin de Wavre en direction de la **chapelle Jacques**. Continuons tout droit et tournons à droite dans la rue du Bois Héros. A notre gauche, les installations du Royal Waterloo Golf Club. Nous débouchons sur la route de la Marache. Nous suivons cette route à gauche et traversons le hameau de Smohain. Le 18 juin, les Français tentèrent de s'emparer de ce hameau ainsi que du château de Fichermont, aujourd'hui disparu. Vaillamment défendus par les troupes de la division de Perponcher ils restèrent entre les mains de l'aile gauche anglo-hollandaise. Nous laissons à gauche le Cheval de Bois et la **ferme de Lovromont**, ancienne possession seigneuriale déjà mentionnée en 1574. Les bâtiments en quadrilatère actuels sont des XVIII^e et XIX^e siècles.

A droite coule le ruisseau Ohain, prenant sa source près de la ferme de la Haie à la Marache, il se dirige vers le centre du village en longeant les splendides **étangs d'Ohain**, un des coins les plus romantiques du Brabant. Nous suivons son cours pour atteindre à droite l'église **Saint-Etienne**, fin du parcours pour les promeneurs partis d'Ohain. Pour rejoindre Lasne, la promenade continue par la rue de l'Eglise. A hauteur du n° 10, tournons à droite dans la petite ruelle qui se mue bientôt en chemin campagnard. Le creux marécageux où nous descendons offre de belles échappées sur la chaîne des étangs et les environs du village. A l'embranchement, prenons à droite, puis à gauche. Le sentier remonte dans un sous-bois et débouche sur le chemin des Hayes. Bifurquons à gauche et suivons-le jusqu'à la **chapelle Sainte-Anne**. Le long de l'oratoire démarre un sentier forestier qui dévale vers le centre de Lasne et débouche dans le bas de la rue du Vieux Monument, tout près de l'église Sainte-Gertrude, fin de notre promenade.



Vieux-Genappe : la Ferme du Caillou (d'après une lithographie de 1828).



Musée du Caillou : lit de camp de l'Empereur.

ne. Après la mort de Lucien Laudy, la Société belge d'études napoléoniennes, fondée par l'historien Théo Fleischman, acquit le Caillou. Le but de cette société était de réaménager le musée que nous connaissons.

A l'intérieur, les collections sont réparties entre quatre salles.

La première, la **Salle des aides de camp**, où se tinrent les officiers d'ordonnance et les pages de l'Empereur, conserve, entre autres, des lances françaises (modèle 1812) et des fusils français et étrangers provenant du champ de bataille.

La deuxième, dite **Chambre de l'Empereur** où Napoléon passa la nuit du 17 au 18 juin 1815, réunit de précieux souvenirs, un lit de camp de l'Empereur, son gobelet, un beau buste de Napoléon par Chaudet.

La **Salle à manger** est celle où l'Empereur déjeuna le matin du 18 juin. On y voit notamment la table et le tapis sur lesquels Napoléon étala ses cartes avant la bataille, le masque mortuaire de l'Empereur, etc.

La quatrième salle ou **Salle annexe** conserve une panoplie d'armes françaises et étrangères, des tableaux, gravures et plans relatifs à la bataille et le squelette d'un hussard français.

Un petit ossuaire a été érigé dans le jardin à l'aide d'ossements trouvés sur le champ de bataille. Dans le verger un monument rappelle l'ultime veillée des grognards de la Garde Impériale.

Heures d'ouverture : le musée est ouvert tous les jours, sauf le mardi, aux heures ci-après : du 1^{er} avril au 31 octobre, de 10 à 19 h ; du 1^{er} novembre au 31 mars, de 13 à 18 h. Tél. 02/384.24.24.

A 200 mètres environ, en direction de Genappe, nous rencontrons le croisement du chemin reliant Maransart à Lillois. Nous bifurquons vers la gauche, laissant à notre droite le chemin qui conduit à la **ferme de Hulencourt** où, le soir du 18 juin, la brigade de la cavalerie légère anglaise Vivian installa ses bivouacs. Vivian logea d'ailleurs dans la ferme même. Un peu plus vers le sud, se situent la ferme du Foriest et le hameau de Promelles qui furent, ce soir-là, le théâtre d'un affreux massacre de fuyards français.

Avant de nous engager vers la gauche, un petit regard sur la chapelle qui borde le côté droit de la route. C'est la **chapelle du Caillou**.

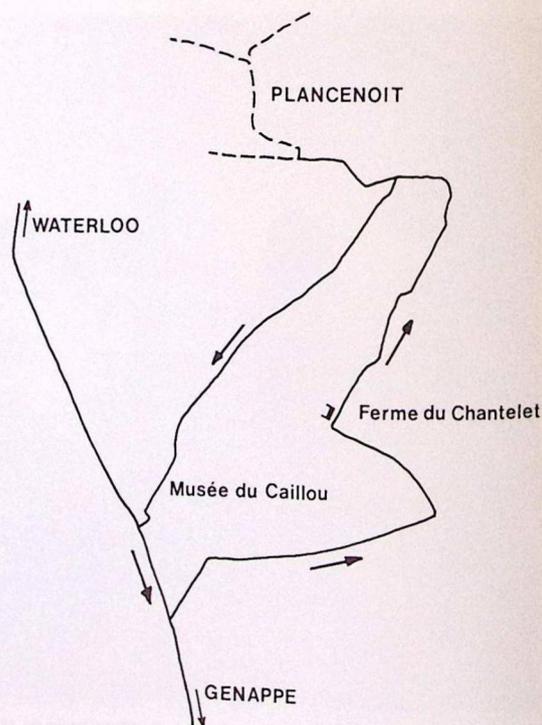
ITINERAIRE V Vieux-Genappe (6 km) Parking : Musée provincial du Caillou

Vieux-Genappe étale ses 1.848 hectares de terres fertiles au nord-ouest de Genappe sa voisine, essentiellement entre les routes de Bruxelles-Charleroi et Nivelles-Wavre. Outre le centre, plusieurs hameaux aux noms chantants se partagent ce territoire : Gempioul, Promelles, Trou-du-Bois, Hulencourt, Bruyère Madame, Bruyère des Berlus, Chiffane, Le Batty, le Foty, Vieux-Manant, Maison-du-Roi, etc. Autant de coins pittoresques qui ont souvent conservé leur visage du temps passé. Deux rivières arrosent le village : la Dyle au sud et la Lasne au nord. Un relais de télégraphe fut jadis installé au point culminant, situé à Trou-du-Bois, à 170 mètres d'altitude. C'est dans la partie nord de ce grand village, dont tout son territoire fut mis à rude épreuve en 1815, qu'un circuit de \pm 6 km permettra aux touristes de découvrir des paysages champêtres et sylvestres imprégnés d'un calme absolu.

Le départ de ce circuit se situe au **Musée provincial napoléonien du Caillou**.

Cette demeure était jadis une ferme importante. En plus de quelques hectares, propriétés des fermiers, on y cultivait 98 hectares appartenant à l'abbaye d'Aflighem (le fief de Vieux-Manant). Aujourd'hui, elle évoque les journées sanglantes de juin 1815. Elle abrita durant quelques heures le « Cerveau » de cette lutte gigantesque. C'est là que les grandes décisions furent prises le soir du 17 juin et le matin du 18. Le soir du même jour, les dépendances furent incendiées. Au lendemain de ces journées elle fut reconstruite en partie et servit de relais aux diligences. Convertie en cabaret, on y a dansé joyeusement et plus précisément dans la chambre que l'empereur avait occupée. Les bons campagnards n'avaient nul souci des grands souvenirs qui ennoblissent ces murs.

En 1905, le bâtiment fut vendu à la comtesse de Villegas qui, plus tard, épousa l'historien Lucien Laudy. Celui-ci consacra sa vie au « Caillou » et y créa un musée évoquant l'époque napoléonien-



Vieux-Genappe : Ferme et Chapelle du Chantelet.

La niche renferme un grand Christ. Elle porte l'inscription : « Salut ô croix notre unique espérance ». Elle prolonge le souvenir d'une autre chapelle qui était d'ailleurs beaucoup plus grande. Un gros arbre était planté à son chevet. Au cours d'une tempête, celui-ci fut déraciné et s'abattit sur la chapelle, la démolissant complètement (vers 1930). La porte ne fermait plus depuis bien longtemps et elle servait de dortoir aux mendians qui parcouraient les routes à la recherche de travail. Suivant la tradition locale, elle vit, la nuit du 17 au 18 juin 1815, un grand nombre de soldats français s'entasser dans ses murs pour s'abriter de la pluie. Il serait peut-être intéressant de se pencher sur l'étymologie du « Caillou » (ferme du Caillou — chapelle du Caillou). Il est possible que nous trouvions la réponse dans une étude approfondie de Willy Ch. Brou sur « Les Mégalthes du Brabant ». L'auteur y étudie l'environnement toponymique de « La Pierre-qui-tourne » de Braine-l'Alleud et trace, au départ de cette dernière, les directions solaires privilégiées et sacrées pour les « Anciens » d'entre 2500 à 1500 avant notre ère : lever et coucher du soleil aux solstices d'été (21 juin) et d'hiver (21 décembre) et aux équinoxes (21 mars et 21 septembre). Il nous démontre que l'emplacement de la chapelle du Caillou devait faire partie d'un « réseau » de pierres levées, c'est-à-dire sacrées. Elle aurait été un ancien lieu de culte païen, comme aussi le « Buisson des Cailloux » à Lasne, la ferme du Caillou à Baulers, etc. L'implantation du christianisme a entraîné la suppression de ces cultes païens et le remplacement par des croix. Est-ce une coïncidence que cette chapelle dite du « Caillou » soit dédiée à la Sainte-Croix ?

Après cette courte pose, empruntons la route de Maransart longue de quelque 200 mètres, puis prenons le petit chemin en pavés blancs qui s'amorce sur la gauche. Tout proche de nous sur notre droite nous voyons les toits des bâtiments de la ferme « Passavant » blottis dans une dépression proche de la chaussée. Elle fut bâtie au XIII^e siècle par les moines d'Aflighem.

Elle ne manque pas d'intérêt et se présente sous la forme d'un quadrilatère très harmonieux. Les quelques maisons que nous apercevons sur la droite font partie du hameau « Les Flamandes » sous Glabais. Notre petit chemin nous conduit à la **ferme du Chantelet**. A notre gauche, le hameau de Vieux-Manant se profile à

l'horizon. Devant nous commence une des belles vallées d'où s'échapperont les sources qui forment la Lasne. Sur tous ces champs que nous découvrons, plusieurs régiments bivouaquèrent le 17 juin durant une nuit épouvantable, sous la pluie et l'orage qui, par leur violence, éteignaient les feux de bois à peine allumés.

Nous voici arrivés à la ferme du Chantelet. Notre regard s'attarde sur une très belle chapelle qui, comme une sentinelle, en garde l'entrée. Cette chapelle, dédiée à l'Immaculée Conception, est construite en briques roses avec soubassement en pierres et chaînage en grès lédién crémeux extraits sur place. La façade présente une porte cintrée, surmontée d'une niche, d'un oculus et d'un fronton à ailerons. Elle a été érigée en 1661, par les soins de la famille seigneuriale Ghoubault. On y célébrait la messe le dimanche et les jours de fêtes à l'intention des propriétaires et gens de l'endroit. Depuis le XIX^e siècle, cette chapelle se trouvait dans un état d'abandon lamentable. Elle servait de remise à instruments agricoles et de logement aux ouvriers saisonniers. Elle était vouée à une ruine certaine quand, en 1937, sur les conseils éclairés de l'abbé Thibaut de Maisières et avec la collaboration du Comité pour la sauvegarde des sites brabançons, une restauration intelligente a rendu à ce gracieux sanctuaire sa splendeur primitive. C'est avec une légitime fierté que nous la comptons parmi notre patrimoine architectural.

Faisons un brin d'histoire à propos de la ferme du Chantelet qui n'est pas sans intérêt au point de vue architectural. C'est le type même de la grosse ferme du Brabant wallon, avec le quadrilatère des bâtiments disposés autour de la cour. Le corps de logis est important. Il renferme une belle cheminée en pierre bleue. Les dépendances ont subi de nombreuses modifications. Certaines parties sont très anciennes. Les portes des étables sont en plein cintre. Le chemin venant de la chaussée débouche sur l'entrée de la cour ombragée par un énorme tilleul. L'ensemble des bâtiments blanchis à la chaux est un régal pour les yeux. Le 17 juin 1815, le Maréchal Ney fixa son cantonnement à la ferme du Chantelet et y passa la nuit du 17 au 18 juin.

Le ry de Chantelet, coulant du sud au nord, sur une distance de 800 m, prend sa source sous la ferme et rejoint la Lasne en amont du moulin Tas. Nous traversons (discrètement) la cour de la ferme

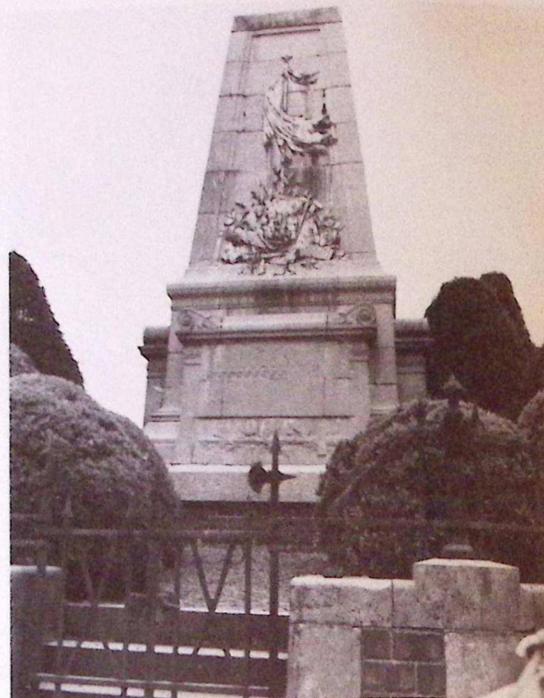
et continuons le chemin communal en direction du bois de Chantelet. Cette zone boisée fut le 18 juin le terrain de l'attaque de la gauche prussienne sur Plancenoit. Entre 5 et 6 heures, deux colonnes prussiennes débouchèrent de ce bois en vue de couper la grand-route. Elles furent repoussées par les Français gardant le quartier général du Caillou sous les ordres du Commandant Duing. Le bois de Chantelet d'une superficie de 16 ha 20 a 70 ca, est le seul subsistant de l'antique forêt de Genappe qui contenait autrefois 900 hectares. Après avoir traversé la ferme du Chantelet, nous découvrons un paysage qui sera le nôtre jusqu'à la vallée de la Lasne. Une campagne vallonnée, traversée par de petits sentiers, nous procure une sensation profonde de calme et de solitude. Le bois de Chantelet n'a certes pas la prétention de nous faire découvrir des curiosités historiques ou autres, mais il agrémenta à sa façon notre promenade, nous aidant à parcourir agréablement notre circuit touristique. Rien ne peut troubler ce très grand silence, si ce n'est le craquement d'une branche, le frissonnement d'une feuille, le chant d'un oiseau.

La vallée de la Lasne se présente à nous. C'est le type même de la vallée campagnarde : une grande étendue de prairies, parcourue par la Lasne, bordée elle-même de saules têtards. Tous les méandres de cette rivière font penser qu'elle ne veut quitter la vallée qu'après y avoir goûté tout ce qui fait son charme.

Le sentier débouche sur la rue du Bois Impérial que nous suivons à gauche jusqu'à la rue d'Hanogru.

Tournons à gauche, et par la rue du Mouton nous atteignons la place de Plancenoit (n° 8) et la connection de l'itinéraire I « Au cœur des combats ».

Pour l'automobiliste qui désire rejoindre sa voiture au « Caillou », au lieu de tourner à droite par la rue du Mouton, prendre à gauche le petit chemin de pavés blancs (entre les biens de la C.I.B.E.) Remonter ce chemin jusqu'au croisement de quatre larges sentiers. Celui de droite descend vers les étangs de Plancenoit (à 100 m). Celui qui monte vers la gauche conduit à la ferme du Chantelet que l'on aperçoit déjà en haut de la côte (6 km) tour complet. Enfin le sentier qui s'ouvre devant nous conduit au hameau de Vieux-Manant où est situé le Musée du Caillou (5 km 100) tour complet. Tous ces sentiers sont empreints d'un calme qui semble être com-



Waterloo : Monument aux Belges morts le 18 juin 1815.

plice du secret qu'ils veulent garder sur cette affreuse soirée du 18 juin 1815, ayant été martelés par les godasses des soldats français fuyant le terrible massacre de Plancenoit et se dirigeant vers le Caillou, suivis par les Prussiens déchainés.

SUR LE CHEMIN DES ARMEES : Quatre-Bras, Genappe et Baisy-Thy

A l'intention des automobilistes et des cyclotouristes, nous recommandons vivement de poursuivre la route Bruxelles-Charleroi en direction de cette dernière, jusqu'aux Quatre-Bras, traversant ainsi tout le territoire de la nouvelle entité de Genappe.

Cette route fut en effet l'épine dorsale des grands mouvements des armées mises en présence en ce mois de juin 1815. Quelques monuments, souvent méconnus, en sont le témoignage.

C'est par la place de l'Empereur que nous entrons dans le bourg de Genappe. A cet endroit eut lieu le 18 juin, vers neuf heures du soir, le dernier essai de résistance des troupes françaises, fuyant devant les Prussiens de Gneisenau. La berline de l'Empereur y fut prise par les soldats de Blücher, avec les objets de valeur qu'elle contenait. Toujours sur cette place, la façade d'une maison (ancienne auberge « Au Roi d'Espagne ») est ornée d'une plaque commémorative, rappelant la mort du Comte Philibert Duhesme. Il commandait la Jeune Garde le 18 juin. Il fut enterré à Ways. Genappe dépendait alors de la paroisse de Ways. L'acte de décès fut rédigé de la façon suivante par le curé : « Le 20 juin 1815, à 2 heures du matin est décédé de ses blessures, à Genappe sous Ways, Monsieur Guillaume-Philibert Duhesme, lieutenant général français et enterré le même jour à huit heures du soir dans le cimetière. » Sa famille y fit élever un grand monument en 1820. On remarquera sur celui-ci le romantisme de l'inscription qui décèle bien son époque. Il y a quelques années, les abords furent aménagés par l'administration communale. Cette pelouse porte le nom de « Square Duhesme ».

Ce monument se trouve près de l'église de Ways (au feu rouge à Genappe, prendre à gauche la direction d'Ottignies sur environ 1 km 500).



Baisy-Thy (Quatre-Bras) : Monument du duc de Brunswick.

En traversant Genappe, nous enjambons le seul petit pont qui permettait à cette époque de franchir la Dyle. L'armée française, en pleine débandade, l'emprunta et ce passage s'acheva par une tuerie indescriptible.

Poursuivant notre route vers Baisy, avant de pénétrer dans le hameau de « Dernier-Patard », notre attention est attirée (sur notre gauche) par un jeune tilleul remplaçant un congénère disparu. Il abrite une petite chapelle en pierre dédiée à sainte Anne. Un vaste panorama s'étale devant nous. La légende dit que Napoléon s'est arrêté sous l'ancien tilleul pour assister au défilé de la Grande Armée marchant vers son destin.

Continuons notre route jusqu'au hameau des Quatre-Bras qui fut, le 16 juin déjà, le théâtre d'une bataille très meurtrière. Le duc de Brunswick y fut mortellement blessé. Transporté dans une chaumière, il devait y rendre le dernier soupir. Il était âgé de 44 ans. Il fut enseveli sur le bord de la chaussée. En 1860, une dalle recouvrait sa tombe. Le 16 juin 1890, le Monument de Brunswick fut élevé, le long de la route de Charleroi, à la mémoire du duc et de ses soldats tombés pour la défense des Quatre-Bras. De forme quadrangulaire et construit entièrement en granit, ce monument est surmonté à neuf mètres du sol, d'un lion en bronze, haut de trois mètres, tenant sous sa griffe l'écusson de Brunswick. Sur la face côté route le buste du duc y est appliqué en médaillon avec l'inscription (en allemand) : « Frédéric-Guillaume, duc de Brunswick et Lünebourg, est tombé non loin de cette place en combattant à la tête de ses troupes, le 16 juin 1815. » Ce monument, de style germanique, œuvre de Uhde et Winter, est impressionnant dans cette vaste solitude.

A un pas de là se trouve la vieille ferme de Gémioncourt. Cette ferme existait déjà en 1146 et les premiers moines de Villers-la-Ville y logèrent en cette année-là. Il est à remarquer que depuis cette date la limite entre le Brabant et le Hainaut, passant près de la ferme, est restée inchangée.

Revenons aux Quatre-Bras. A 400 mètres en direction de Nivelles, au milieu d'un enclos planté de houx, a été érigé au bord de la route un Monument à la mémoire des Belges tués durant cette bataille. Fort simple, il consiste en une stèle placée sur un petit terre. Il porte à la frise : « 1815 - 16 juin » et au-dessous : « A la mé-



Genappe : ancienne auberge « Au Roi d'Espagne ».

moire des Belges tués à la bataille des Quatre-Bras pour la défense du drapeau et l'honneur des armes ». Les Belges prirent une part très importante dans cette bataille.

N° 1 - Butte du Lion

Située sur le territoire de Braine-l'Alleud, cet étrange monticule qui domine la plaine, fut élevé de 1823 à 1826 à l'endroit où fut blessé le prince Guillaume d'Orange, commandant en chef du 1^{er} Corps de l'Armée des Pays-Bas.

Il s'agit d'un gigantesque cône de 40,50 mètres de haut couvrant 2 ha 15 a et composé de 32.000 m³ de terres prélevées sur une épaisseur de 2 à 2 m 50 et sur une largeur de ± 300 mètres depuis la chaussée de Charleroi, le long du chemin creux qui est l'actuelle route du Lion.

A l'intérieur de ce cône, réalisé par l'entrepreneur de Charleroi Chapel, une colonne de maçonnerie soutient un piédestal en pierre de 4,50 m que surmonte le Lion fameux. Sculpté par le malinois Van Geel, fondu à Seraing chez Cockerill, le lion de fonte de fer pèse 28 tonnes. On accède au piédestal — d'où l'on jouit d'un panorama très beau et très intéressant pour l'étude du terrain du champ de bataille — par un escalier de 226 marches.

L'ensemble de l'œuvre est dû au plan de l'architecte bruxellois Charles Vanden Straeten, dérivé du plan du tournaisien J.B. Vifquain.

L'accès est gratuit tous les jours de l'année.

Heures d'ouverture :

janvier - février - novembre - décembre de 10 h à 15 h

mars - avril - octobre de 9 h 30 à 17 h

mai - juin - juillet - août de 8 h 30 à 19 h

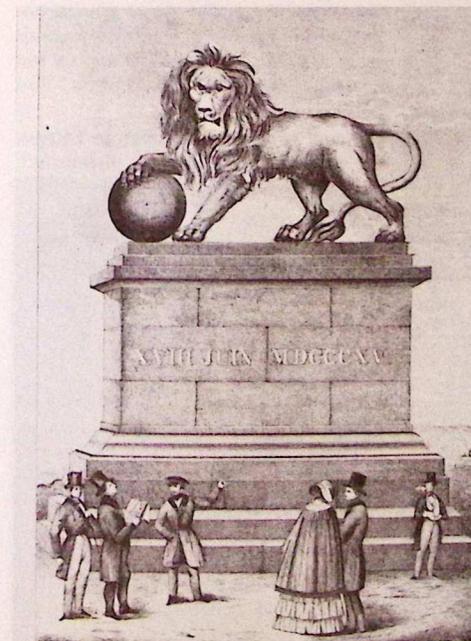
Fermeture de 12 h 30 à 13 h 30 chaque jour de l'année

Les visiteurs ne sont plus admis 1/4 d'heure avant la fermeture.

Une table d'orientation posée au pied du lion facilite la compréhension du champ de bataille.

Voir début dans « Brabant » n° 5/1981.

(à suivre)



LION DE WATERLOO.

PRESBYTERES EN BRABANT 13

par Yvonne du JACQUIER,
archiviste honoraire
de Saint-Josse-ten-Noode

BIERGES Derrière l'église.

L'ancienne cure est séparée de l'église par le cimetière. Depuis 1966, elle est occupée par des laïcs qui l'ont fait restaurer.

Construit au début du XVIII^e siècle, l'ensemble est à la fois intime et majestueux. Un porche-colombier, percé d'une arcade à plein cintre, donne sur une cour intérieure. Le corps d'habitation n'a qu'un niveau, mais il est fort bien proportionné. Les salons sont clairs et spacieux. La façade arrière donne sur un vaste plan de gazon, cerné de hauts feuillages.

Endroit privilégié dont l'harmonie séduit, laissant une durable impression de beauté simple et pourtant aristocratique.

ROSIERES-SAINTE-ANDRE Rue du Bois Bosquet 2

Grosse maison datée de 1765 (ancrages dans la façade), mais sans caractère bien particulier. Remaniée au XIX^e siècle.

BAISY-THY Centre 6

Maison à un étage et six travées dont cinq datent de la fin du XVII^e siècle. L'immeuble fut remanié et agrandi au XIX^e siècle. Imposé avec décor de fer forgé.

Ce qui attire et retient ici, c'est le jardin qui entoure la demeure. Le doyen-jardinier a un œil de peintre ; non seulement, il cultive, comme à Linkebeek, toutes les fleurs simples des tradition-

nels parterres de curé, mais il les rapproche avec un art consommé : des campanules mauves se détachent sur un buisson de roses rouges ou de roses roses ; parfois, elles voisinent avec le jaune ardent des gaillardes ; une touffe de « monnaies du pape » donne un ton plus neutre ; des pois de senteur grimpent à l'assaut des grilles. La propriété se détache sur un haut fond de verdure.

COURT-SAINT-ETIENNE Près de l'église.

Propriété enclose à deux niveaux. Le corps de logis, érigé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, est assez délabré et mériterait une sérieuse restauration. Les sous-sols, solidement voûtés, semblent être plus anciens que la maison même.

Le doyen — qui a l'amour du beau — s'emploie à dérocher des portes en chêne qui, au cours des temps, ont été malencontreusement peintes ; il essaie de mettre en valeur les vestiges les plus intéressants, mais il est certain qu'un tel travail dépasse les possibilités d'un homme seul.

Signalons, à gauche de la cour d'entrée, une écurie et une remise à voitures à arcades, assez élégantes. Le toit de cette remise a, vers la rue, une courbe très gracieuse.

L'ancien cimetière, qui entoure l'église, est bordé de hauts arbres. Il pourrait, bien aménagé, devenir un calme jardin public où des bancs accueilleraient les promeneurs ; il formerait, avec l'église et le presbytère, un ensemble très harmonieux.

NOIRHAT (BOUSVAL) Accolé à l'église.

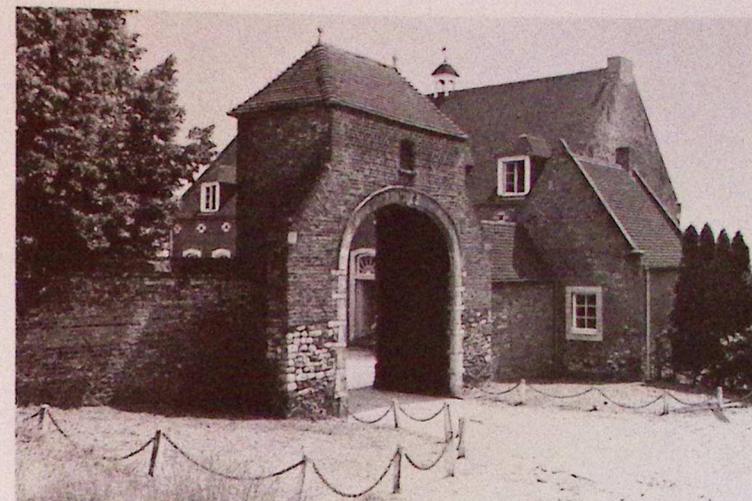
Délicieux petit presbytère qui fait penser plutôt à quelque minuscule béguinage.

Il s'agit, en réalité, d'une ferme transformée en cure.

Le porche à plein cintre, qui se trouvait en bordure de la route, a été déplacé et reconstruit à l'avant du jardin rustique où l'on découvre deux pompes anciennes et une herse.

Tout ici est clair, net, simple, touchant. La paroisse est desservie par le curé de Bousval et la maison est occupée

En haut, à droite : l'ancienne cure de Bierges, édifée au début du XVIII^e siècle, forme un ensemble à la fois intime et majestueux auquel on accède par un ravissant porche-colombier.
Au centre : le presbytère de Baisy-Thy est une robuste construction de la fin du XVII^e siècle, remaniée et agrandie dans le courant du XIX^e siècle.
En bas, à droite : la cure de Court-Saint-Etienne est une grosse demeure, d'une grande simplicité de lignes, remontant à la seconde moitié du XVIII^e siècle.
Ci-dessous : le presbytère de Rosières fut construit en 1765 et partiellement modifié au XIX^e siècle.





Ci-dessus : le délicieux petit presbytère de Noirhat (Bousval) fait irrésistiblement penser à quelque minuscule béguinage.

Ci-contre : la cure de Rixensart, voisine du château et de l'église, est un édifice, d'une belle venue, élevé dans la seconde moitié du XVIII^{me} siècle.

par quatre religieuses dont la présence discrète, souriante... et efficace pour les habitants, contribue à donner à la propriété le caractère charmant d'un béguinage.

RIXENSART
A côté de l'église.

Précédés d'un mail de hêtres et de marronniers, le château et l'église forment un ensemble très aristocratique. Le presbytère tout voisin, bien que



Ci-dessus : le presbytère de Ways est tout bonnement charmant à l'image du village qui l'abrite.

Ci-contre : la cure de Maransart est une vaste demeure classique datée de 1788 et dont la porte d'entrée est sommée d'un motif pour le moins original.

d'un style plus simple, est aussi d'une belle venue. Construction de la seconde moitié du XVIII^e siècle, en briques et pierre bleue, il possède une porte surmontée d'un larmier avec clé décorée d'une sculpture de feuillages. Au printemps, il disparaît quasi sous les thyrses d'une glycine luxuriante.

L'arrière de la maison s'ouvre sur un jardin planté de hauts arbres.

Le domaine, après avoir appartenu à divers seigneurs, échut, au début du XVIII^e siècle, à la famille de Merode.



Le presbytère de Glabais est une construction sans prétention, mais néanmoins harmonieuse.

C'est sans doute sous le règne de Balthazar-Philippe de Merode que le presbytère actuel fut édifié, car l'histoire nous apprend que ce châtelain avait une réelle prédilection pour son domaine de Rixensart, à tel point qu'il donna le nom de « Petit Rixensart » à la propriété proche de Vienne où il se réfugia pendant l'immigration.

MARANSART

La cure ici est une vaste demeure classique située derrière l'église et un peu en contrebas. Elle est datée de 1788. La porte d'entrée est curieusement surmontée d'un motif assez original,

constitué d'un arc de pierre bleue en accolade, de style gothique tardif avec, de part et d'autre, de petits pilastres surmontés de pinacles. Ce décor date certainement d'une époque beaucoup plus ancienne, probablement du XVI^e siècle et proviendrait de l'abbaye d'Ayvières située jadis sur le territoire de Couture-Saint-Germain, abbaye qui connut de nombreux avatars, notamment durant les guerres de religion; elle fut supprimée en 1796, sous l'occupation française, et presque entièrement démolie. C'est sans doute à ce moment-là que le motif cité ci-dessus fut sauvé par quelque pieuse personne.

Le presbytère de Maransart fut longtemps abandonné; aujourd'hui, il est occupé par un architecte M. Vink qui s'emploie avec ferveur à le restaurer.

WAYS

Solidement posée sur un socle de grès moellons, la cure est située à l'abside de l'église et son jardin communique avec l'ancien cimetière.

En cet avril frileux, deux parterres dit jonquilles font rêver au printemps, mais le splendide hêtre pleureur n'a pas encore déroulé ses feuilles.

La maison double à deux niveaux est couverte d'une grande bâtière. Elle date de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il reste des traces de peinture sur la façade, mais la brique malheureusement s'effrite.

Dans le cimetière tout proche, un monument funéraire isolé attire l'attention; il porte, à l'avant, les mentions suivantes:

« Ici repose Guillaume Philibert Comte Duhesme, lieutenant général des armées françaises, Grand Officier de la Légion d'Honneur, Chevalier des Ordres de Saint Louis et de la Couronne de fer, né à Bourgneuf, Dept de Saône et Loire, le 7 juillet 1766, atteint d'un coup mortel au champ d'honneur, le 18 juin 1815, décédé à Genappe, le 20 du même mois ».

Au revers: « Sa veuve et ses enfants ont mis sous la protection de ce saint lieu et des braves de tous les pays, la dépouille mortelle du guerrier intrépide qui fut aussi le modèle des époux et des pères ».

L'inscription gravée dans le marbre évoque des faits déjà lointains, certes, mais d'une éternelle résonance surtout en notre pays où tant d'hommes sont tombés, où tant de familles ont été déchirées.

GLABAIS

La cure harmonieuse, mais simple, sans étage, apparaît à travers un porche surmonté d'un auvent décoré de verdure. Elle est en briques, sur socle de moellons. Au XIX^e siècle, les boullins ont été garnis de têtes de lion.

(à suivre)

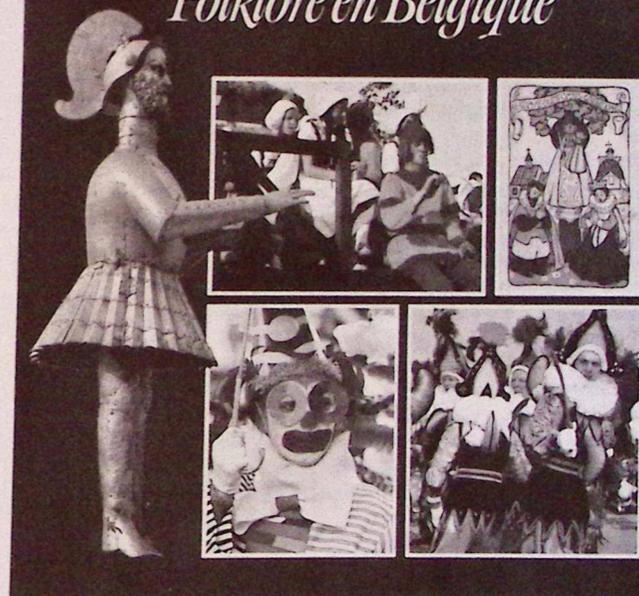
Voir également « Brabant » nos 2 et 4/1978, nos 1, 2, 4 et 6/1979, nos 1, 5 et 6/1980, ainsi que les nos 1, 3 et 5/1981.

vient de paraître

Georges Renoy/Hervé La Barthe

Le Grand Livre de la Fête

Folklore en Belgique



Ce superbe livre-album, fruit des talents conjugués de Georges Renoy (auteur dramatique et historien d'une envergure exceptionnelle, animé, depuis sa prime jeunesse, d'un amour quasi viscéral pour sa patrie, Bruxelles, avant de décrire plus tard, en des pages inoubliables, les charmes souvent insoupçonnés de sa seconde patrie, Paris, et d'obtenir, en 1975, - récompense hautement méritée - le Prix d'Histoire de ladite Ville de Paris) et de Hervé La Barthe (qui fut à ses débuts un chroniqueur sportif fort apprécié pour sa compétence, ensuite présentateur à la télévision où il brilla par son dynamisme et son sens de l'opportunité avant d'assumer, avec une clarté et une efficacité unanimement reconnues, la codirection du Service de Recherches Historiques et Folkloriques et de Relations Culturelles et Publiques de la Province de Brabant) vient de sortir de presse.

L'association de ces deux fortes personnalités nous vaut, aujourd'hui, un ouvrage solide qui fera, sans doute, date dans les annales, pourtant déjà bien fournies, de notre littérature folklorique. En effet, pour la première fois, croyons-nous, **toutes les grandes traditions populaires de nos neuf provinces** sont décrites dans l'ordre chronologique de leur déroulement, ce qui permet au lecteur, en partant des fêtes de l'Épiphanie pour aboutir à la veillée de Noël et à la nuit de la Saint-Sylvestre, d'apprécier l'exceptionnelle richesse de notre folklore national, qu'il soit profane ou religieux.

Au fil des pages de cette passionnante fresque, c'est toute l'âme populaire qui sourd dans sa spontanéité comme dans son originalité. L'Homme, ici, est omniprésent.

En parfaits complices, Georges Renoy et Hervé La Barthe s'entendent à merveille pour nous faire revivre, dans un style haut en couleur, les événements majeurs de notre calendrier folklorique avec leurs scènes de délire populaire qui trouvent leur apothéose dans les rondes carnavalesques, avec aussi leurs moments de recueillement que traduisent, à leur manière, processions et pèlerinages séculaires.

Sans épuiser la matière, car telle n'est pas sa prétention, « Le Grand Livre de

la Fête », ouvrage solidement structuré, se présente comme une anthologie de notre folklore, anthologie qui passionnera le lecteur tant pour la richesse de sa documentation que par la qualité, la beauté et la variété de ses illustrations (au total 200 dont 90 en couleurs, parmi lesquelles plusieurs reproductions de documents rarissimes) sélectionnées avec une rare minutie et un sens artistique aigu qui font honneur aux auteurs et à leur collaboratrice, dans cette tâche délicate, Madame Jacqueline Berghmans.

« Le Grand Livre de la Fête - Fol-

lore en Belgique » par Georges Renoy et Hervé La Barthe, un ouvrage de 176 pages (format 21,5 x 28 cm), couverture en glintène, impression or, le tout sous jaquette en quadrichromie. Paru aux Editions Séquoia, ce captivant volume, d'un graphisme particulièrement soigné, **est vendu au prix très étudié de 795 F au siège de notre Fédération Touristique ainsi que dans toutes les bonnes librairies.**

Le cadeau idéal à s'offrir et à offrir à ses amis pour les fêtes de fin d'année.

Yves BOYEN

un achat utile...

Tous les livres, albums, cartes, dépliants, souvenirs et gadgets, mentionnés dans la liste ci-après, sont en vente au siège de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes, 61 (2^e étage), à 1000 Bruxelles.

Par ailleurs, nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos affiliés que, sur présentation de leur carte de membre 1982, nous leur accordons diverses réductions sur le prix officiel de vente de certains ouvrages et brochures édités par notre Fédération ou par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, ainsi que sur les foulards et cravates en soie de même que sur les cartes figuratives en toile (pour les détails, consulter la liste ci-après).

Profitez, dès aujourd'hui, de cette faveur, car notre stock est limité.

Nous espérons que nos membres apprécieront cet effort de promotion et de vulgarisation touristiques.

Important : en cas d'expédition par la poste, tous les prix mentionnés ci-dessous sont majorés de 10 F.

A NOTRE RAYON BIBLIOTHEQUE

Fermes et Bois , luxueux album de Patricia Fourcroy, consacré à Alseberg, Linkebeek et Rhode-Saint-Genèse. Editions De Visscher	975 F	du Cercle d'Histoire, d'Archéologie et de Folklore d'Uccle et Environs	100 F
Album de photographies « Brabant » avec préface historique et commentaires. Editions Lannoo	795 F	Carte (en couleurs) de la Forêt de Soignes. Editions de l'Institut Géographique National	100 F
Belgique, België, Belgium, Belgien. Editions Meddens	650 F	Etains, Porcelaines et Faïences d'Autrefois (catalogue). Editions de la Province de Brabant	90 F
Toute la Belgique , par Maurice Duwaerts. Editions J.M. Collet	465 F	Cartes régionales du Brabant (en couleurs). Editions de l'Institut Géographique National.	80 F
Beaux Presbytères en Brabant , par Yvonne du Jacquier. Editions Louis Musin	420 F	Prix par carte au 50 millième	60 F
Chapelles en Brabant , par Yvonne du Jacquier. Editions Louis Musin	390 F	Le Maillon - Spécial Promenades à Villers-la-Ville. Editions du Syndicat d'Initiative de Villers-la-Ville	50 F
Brabant (les douze routes touristiques du Brabant en un seul ouvrage) par Hervé La Barthe et Georges Renoy. Auto-Guides Duculot	345 F	Les Moulins du Brabant. Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant	50 F
Nos pierres et leurs légendes , par Willy et Marcel Brou. Editions Techniques et Scientifiques	320 F	Musées en Brabant (128 pages) avec 24 dessins originaux de Steven Wilsens. Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant	40 F
Si Bousval m'était conté , par Georges Deltour. Editions du Cercle Socio-Culturel de Bousval	300 F	Waterloo - 18 juin 1815. Itinéraire commenté du champ de bataille et de ses monuments avec carte figurative et nombreuses illustrations. Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant	40 F
Guide Michelin de la Belgique et du Grand Duché de Luxembourg	230 F	Le Château-Musée de Gaasbeek , par Gaston Renon	40 F
A la rencontre de Bruxelles , par Maurice Duwaerts. Editions J.-M. Collet	225 F	Promenade 1815. Six itinéraires pour cyclistes et piétons sur et aux abords du champ de bataille de Waterloo. Plusieurs cartes et nombreuses illustrations (80 pages). Editions de la Fédération Touristique du Brabant	40 F
Belles Demeures d'Autrefois , par Yvonne du Jacquier	225 F	La Route Vagabonde (64 pages), par Yves Boyen. Le dernier circuit touristique créé, en 1980, par notre Fédération	30 F
Cuisine et Folklore de Bruxelles et du Brabant , par Gaston Clément	150 F	La Route du Raisin (nouvelle édition) par Bert Van Kerckhove	30 F
Brabant , numéro spécial (2-3/1980) de notre revue, consacré au 150 ^e Anniversaire de l'Indépendance de la Belgique. Un très beau numéro de 144 pages, présenté sous jaquette	150 F	Quartier des Arts à Bruxelles. Editions de la Fédération Touristique du Brabant	20 F
Carte de la Forêt de Soignes , entièrement remise à jour avec introduction bilingue. Editions Girault Gilbert, plan n° 39	120 F	Brabant Wallon , élégante brochure illustrée en couleurs (20 pages) + Vade-Mecum 1982 (48 pages) comportant la description sommaire des principaux monuments et sites du Brabant Wallon, ain-	
Louvain-la-Neuve , guide touristique trilingue (français, néerlandais, anglais) avec plan	120 F		
Le Château de La Hulpe et son Parc , par Jacques Stasser	120 F		
Monuments, sites et curiosités d'Uccle. Editions			

un cadeau qui plaira

si qu'une foule de renseignements pratiques qui faciliteront la visite de cette belle région. Les deux brochures réunies sont vendues au prix sacrifié de **Vlaams Brabant 1981**, (en néerlandais) un guide pratique du tourisme et des loisirs en Brabant Flamand.

Histoire et Guide du Champ de Bataille de Waterloo, par Lucien Laudy

Nos guides touristiques de poche.

Prix par brochure

Liste des brochures encore disponibles :

L'Agglomération bruxelloise, par Simone Vierset — La Route du Roman Pais, par Octave Hendrickx et Yves Boyen — La Route Bruegel, par Marcel Franssens — La Route de la Gueuze, par Yves Boyen — La Route du Jardin Botanique, par Yves Boyen — La Route du Houblon, par Yves Boyen — Au Cœur du Vieux Bruxelles (En remontant le Steenweg), par Yvonne du Jacquier — L'Hôtel de Ville de Bruxelles — La Cathédrale Saint-Michel à Bruxelles, par Jacques Mignon — Les Eglises Notre-Dame du Sablon et Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, par Jacques Mignon — Au Cœur du Hageland, par Yves Boyen — Léau, par Yves

Boyen — Tirlemont, par Paul Dewalhens — Diest, ville pilote, par J. Nijssens — De Bruxelles à Wavre sans auto, par Paul Hamende — La Vallée du Train, par Yves Boyen — Le Lac de Genval, par Jean Demullander — Au Cœur du Brabant Wallon, par Jean Demullander — En Roman Pays de Brabant, par Yves Boyen — Bruxelles-Villers-la-Ville, par Yves Boyen — Sur les traces de Pierre Bruegel, par Yves Boyen — Hôtels de Ville du Brabant, par Yves Boyen — Le Domaine Provincial à Huiszingen, par I. Blijckers et D. Devaddere — Wavre, par Yves Boyen.

Nos dépliants « Promenades pour piétons »

Prix par dépliant

Liste des dépliants encore disponibles :

Promenades à Hoelaart — Promenades à Overijse — Promenades à Louvain-la-Neuve — Promenades à Orp-Jauche — Promenades à Braine-l'Alleud — Promenades à Braine-le-Château — Promenades à Grez-Doiceau — Promenades à Rixensart — Promenades à Sint-Kwintens-Lennik — Promenades à Sint-Pieters-Leeuw — Promenades à Wavre — Promenades dans la Vallée de la Marcq — Promenades à Hoegaarden — Promenades à Waterloo — Promenades à Ramillies — Promenades à Villers-la-Ville — Promenade entre Senne et Soignes — Promenades à Hélécinne — Promenades à Ittre.

A NOTRE RAYON SOUVENIRS ET GADGETS TOURISTIQUES

Ravissants foulards, en soie, frappés aux armes de la Province de Brabant

Prix par foulard

Ce prix est ramené à 900 F pour nos membres.

Elégantes cravates, en soie, frappées aux armes de la Province de Brabant

Prix par cravate

Ce prix est ramené à 400 F pour nos membres.

150 Ans de Belgique chantée et racontée, disque (30 cm) du 150^e Anniversaire de notre Indépendance

Huit disques de musique folklorique (30 cm)

Prix par disque

Reproduction, au format 55 x 90 cm d'un plan topographique de Bruxelles et de ses environs gravé en 1777

Cinq attrayantes cartes figuratives en couleurs (dimensions : 75 x 44 cm) imprimées sur toile. Au choix : La Route des Six Vallées, La Route du Roman Pais, La Route Bruegel, la Druivenroute, la Hertog Janroute.

La pièce

Ce prix est ramené à 100 F pour nos membres.



« Brabant Wallon », magnifique brochure en couleurs + Vade-Mecum 1982. Les deux plaquettes réunies : 20 F seulement.

avis - échos - avis - échos

Rappel à nos membres : La cotisation 1982 est maintenue à 350 F

En dépit des charges toujours plus lourdes résultant, entre autres, de l'augmentation des frais d'impression de notre revue, nous sommes heureux de rappeler à nos membres que le montant de leur cotisation pour 1982 est maintenu à 350 F (TVA comprise). Dans ce montant est inclus le prix de l'abonnement à la revue bimestrielle « Brabant » (6 numéros par an). Nous prions instamment nos membres de verser, dans toute la mesure du possible avant le 10 janvier 1982, la somme de 350 F à titre de cotisation pour 1982 au CCP 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes 61, 1000 Bruxelles. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique.

Par la même occasion, nous rappelons à nos affiliés qu'ils ont toujours la faculté de souscrire un **abonnement combiné**, formule leur assurant à des conditions très avantageuses le service simultané des éditions française et néerlandaise (12 numéros au total) de notre revue. A cet effet, ils sont invités à verser la somme de 600 F (TVA comprise) à notre C.C.P. mentionné plus haut.

Signalons, enfin, à l'intention des lecteurs qui ne sont pas membres de notre Fédération que la revue « Brabant » peut être obtenue au prix de 80 F par numéro.

La Belgique remporte un beau succès à New York

Notre Office du tourisme à New York, dirigé par Madame Frédérique Raeymaekers, vient d'être couronné d'un très beau succès en remportant le « Gold Effie », distinction décernée par l'American Marketing Association et

qui récompense la campagne publicitaire qui a réalisé la meilleure relation entre ses objectifs et les résultats atteints. Son symbole, un « E » stylisé, évoque la notion d'« Effectiveness in Advertising ».

Madame Raeymaekers, avec la collaboration de la firme de publicité Jordan, Case et Mc Grath, a réalisé la campagne « Belgium, the surprise package of Europe » sous forme d'un film de quelques minutes à la télévision et de « spots » publicitaires.

Et ce fut pour nous tous une remarquable et très agréable « surprise » de voir ce film à Bruxelles à l'Hôtel Hilton lors d'une brève manifestation au



Madame Frédérique Raeymaekers, directrice de l'Office belge de Tourisme à New York, exhibe, avec fierté, le « Gold Effie » décerné à la Belgique.

cours de laquelle Madame Raeymaekers a remis à Monsieur Verheyde, Commissaire au Tourisme, le « Gold Effie ».

Nos plus vives félicitations à Frédérique, qui les mérite bien. Elle a su conquérir, par ses qualités naturelles, son charme et son dynamisme le public américain... au profit de la Belgique.

Il ne lui reste plus... qu'à continuer !

Maurice-Alfred DUWAERT

Aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique

« HOMMAGE A ALBERT DASNOY »

Une exposition, réalisée en collaboration avec le Ministère de la Communauté Française pour fêter les 80 ans d'Albert Dasnoy, a lieu présentement et jusqu'au 3 janvier 1982 aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, 3, rue de la Régence à Bruxelles.

Une sélection de soixante-dix tableaux, les plus représentatifs, couvrant la période de 1918 à 1981, met en évidence les qualités exceptionnelles de ce peintre dont l'œuvre s'impose par un renouvellement constant mais aussi par une unité et une continuité profondes.

L'artiste, qui a entretenu des relations d'amitié avec, entre autres, Hippolyt Daeye, Edgard Tytgat, Léon Spilliaer, Jean Brusselmans, Paul Haesaert, Charles Leprieux, a participé à tous les événements et toutes les luttes de la vie artistique, particulièrement de 1930 à 1945, a toujours été soucieux de se tenir à l'écart des esthétiques déterminées.

On retrouve, parmi l'ensemble exposé, que ce soit dans les garden-parties, les scènes de la vie domestique, les intérieurs, les natures mortes, les bouquets, les parcs, les paysages urbains, les compositions désertiques ou de remarquables portraits, cette perception de l'artiste saisissant l'âme secrète des choses qui émane de leurs accords in-

avis - échos - avis - échos



Albert Dasnoy : « Les écuries du Roi » (huile sur toile, 80 x 100 cm).

Mélin : son histoire, ses légendes, ses vieilles pierres

RIEN, à première vue, ne distingue Mélin des autres villages de Hesbaye, étalés, comme lui, dans la nudité des champs. Cependant, les admirateurs de la nature et les curieux d'histoire, qui consentent un détour vers cette coquette bourgade brabançonne, ne sont pas déçus.

Par l'infinie diversité des paysages et les péripéties d'une histoire exceptionnellement mouvementée, c'est le vrai village des contrastes. En quelques minutes, on passe d'une incomparable suite d'immenses panoramas au vallon encaissé et pittoresque de Gobertange, chargé des restes et des souvenirs d'un long passé. Nous aurons foulé, de nos pas, les vestiges prestigieux, tant de la pierre ancienne que de la pierre blanche de Gobertange dont nous pouvons admirer les splendides réalisations. Evoquer son passé antique, répertorier tous les beaux morceaux qui ornent les principaux monuments

Heures d'ouverture : tous les jours, excepté le lundi, de 10 à 12 heures et de 13 à 17 heures.

Entrée : 40 F (réduction : 20 F, Amis des Musées, 3^e âge, groupes...) Ecoles : 10 F.

Pour toute autre information : **Service éducatif** : tél. : 513.96.30, poste 231.

civils et religieux du nord de notre pays et de la Hollande méridionale, constitue un sujet qui occupe un volume entier.

L'histoire de ce village méritait sans doute une étude particulière : tant de bienfaits glorieux d'un riche passé, dominé par l'industrie millénaire de la pierre de Gobertange, ne pouvaient tomber dans l'oubli ou l'indifférence. Dans le cadre d'un ensemble aussi privilégié, il fallait célébrer tous les thèmes dignes d'être retenus par l'histoire ; traduire tous les sentiments nés d'une sérénité de vie exceptionnelle qui imprègne la fière bourgade de Mélin.

Il fallait, aussi, dresser le bilan de toutes ses beautés, de toutes les péripéties d'un très long passé.

Tel fut le rôle que s'était proposé, il y a longtemps déjà, l'historien local : Alfred Lefèvre qui s'est attaché, avec passion, à faire découvrir toutes les raisons de vivre dans cet ensemble paysager unique, dans ce lieu chargé d'histoire, et quelle histoire ! : celle de sa célèbre pierre blanche, de ses tailleurs de pierres, de leur métier, de leurs chants, de leurs saints patrons vénérés, de leur corporation ; celle de ses fermes historiques, de son église imposante et lumineuse, de ses chevaliers qui ont brandi leur étendard sur tous les champs de bataille du Moyen Age.

En nous livrant son histoire, le village de Mélin sera, désormais, préservé de l'oubli. En parcourant un magnifique ensemble touristique dominé par l'immensité des horizons ; en suivant l'agreste et silencieuse vallée de Gobertange ; en savourant la poésie des chemins creux ; en prospectant le site prestigieux du « Champ des fosses » ; en humant l'air pur, on découvre tant d'images sereines et pacifiantes, tant de souvenirs évocateurs du passé, qu'on ne s'étonne plus de voir que Mélin compte toujours plus d'admirateurs.

avis - échos - avis - échos

De ce site incomparable du Brabant Wallon, l'historien Alfred Lefèvre en a fait la synthèse, dans son ouvrage intitulé :

« Mélin : son histoire, ses légendes, ses vieilles pierres », édité deux fois déjà et actuellement épuisé. Les quatre volumes tirés par reproduction : système Rank-Xérox 9.200 sont titrés :

1. L'histoire générale.
2. Les saints vénérés à Mélin et leur légende.
3. L'histoire de Mélin, à travers les pierres antiques.
4. « 1780-1980 : Mémorial mélois, à l'occasion du bicentenaire de l'église Notre-Dame de la Visitation ».

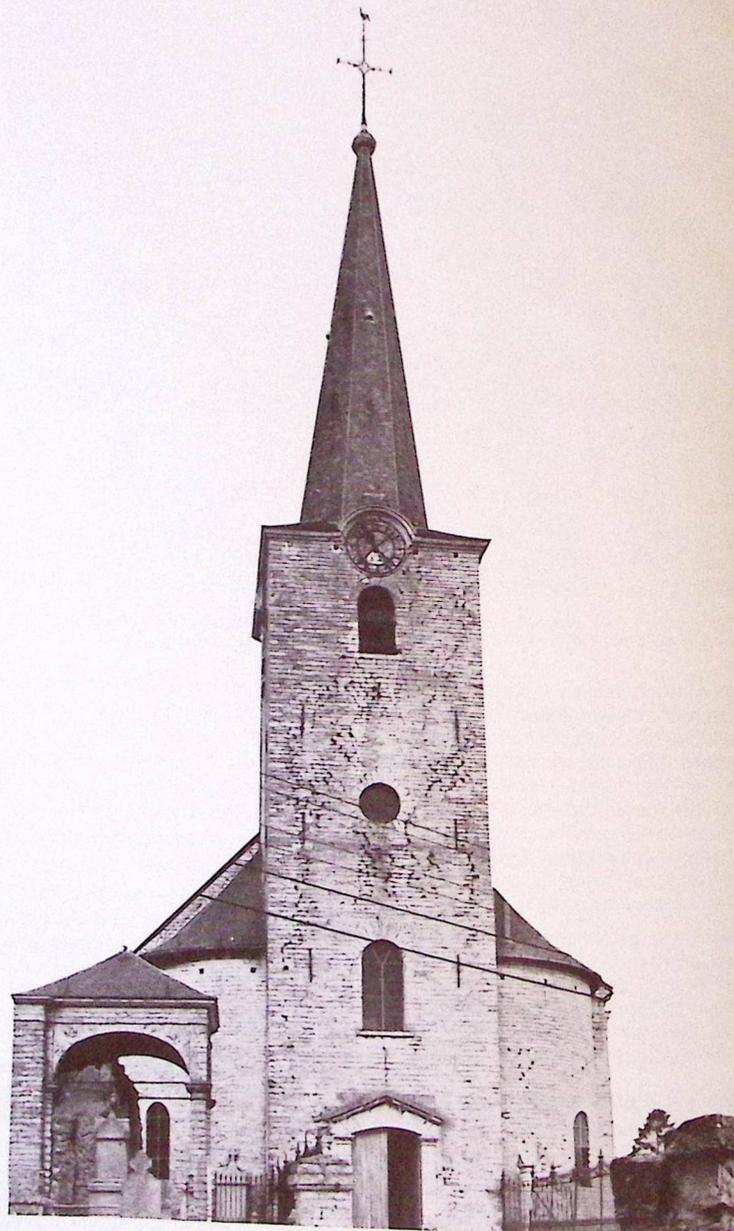
Ce quatrième tome reprend les divers volets des festivités qui ont marqué, avec éclat, non seulement le bicentenaire de l'église paroissiale, en 1980, mais celles qui ont accompagné son inauguration, en 1780.

Il fallait recréer un moment, une ambiance et des décors vieux de deux siècles. Il fallait aussi mettre en relief la valeur artistique de ce monument digne d'admiration et rappeler le culte prestigieux de la Vierge, à Mélin, et redonner un relief à l'évolution de l'industrie de la pierre de Gobertange entre ces deux grandes dates de l'histoire du village.

Il y a là des évocations émouvantes, des images fidèles du patrimoine historique, artistique, économique et spirituel de Mélin.

A la demande de nombreux amateurs, une nouvelle édition est envisagée. Elle sera toutefois limitée à 50 exemplaires dont 24 sont déjà retenus. L'impression et la présentation seront améliorées. Les personnes désireuses de se procurer cet ouvrage monumental et très fouillé sont priées de contacter l'auteur : 39, rue du Centre, à 5904 Mélin-Jodoigne, tél : (010)81.25.74.

Le prix de souscription aux quatre tomes est de 900 francs.



Mélin : l'église Notre-Dame de la Visitation dont on a fêté, en 1980, le bicentenaire de la construction.

Les manifestations culturelles et populaires

JANVIER 1982

- BRUXELLES : Aux Musées Royaux des Beaux-Arts, 3, rue de la Régence ; Exposition « Albert Dasnoy ». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, jusqu'au 3 janvier — A la Caisse Générale d'Épargne et de Retraite, 12, rue des Boiteux : Exposition « Les Années Folles en Belgique, 1920-1930 ». Ouvert tous les jours, de 10 à 18 heures, jusqu'au 24 janvier.
- 6 OTTIGNIES : Au Centre Culturel et Artistique : Popeck dans « On n'est pas des sauvages ». Egalement le 7 janvier.
- 10 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : « FLO-REX », salon technique pour fleuristes (jusqu'au 13 janvier).
- 11 IXELLES : Au Nouveau Théâtre de Belgique, 122, rue du Viaduc : « Lieder » avec Jo Baert (baryton) et Roumania Stantcheva (piano). Œuvres de J.F. Reichardt, G.F. Zelter, H. Wolf et Beethoven. Le concert aura lieu à 20 h 30.
- 13 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon International de l'Auto. Egalement Salon des motos, cyclomoteurs et cycles (jusqu'au 24 janvier).
- 14 BRUXELLES : Aux Musées Royaux des Beaux-Arts, 3, rue de la Régence ; Midis du Cinéma. Au programme : le dessin animé hongrois « Sisyphe » de Jankovics et « Le surréalisme » (1ère partie) d'Edouard Kneuzé et Adrian Maben (à 12 h 30) — Au Planétarium, 10, avenue de Bouchout (Heysel) : Conférence « Le soleil et la vie terrestre » par le Dr. N. Grevesse, de l'Institut d'Astrophysique de l'Université de l'Etat à Liège (à 20 heures).
- 17 ESSENE : Fête de la Saint-Antoine, à 10 heures. A l'issue de la grand-messe a lieu une pittoresque vente aux enchères des dons, notamment des têtes de porc, ainsi qu'une distribution de tranches de pain, fourrées de tête pressée.
- 21 BRUXELLES : Aux Musées Royaux des Beaux-Arts : Exposition « Léon Spilliaert ». L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le lundi, jusqu'au 28 mars.
- 25 IXELLES : Au Nouveau Théâtre de Belgique : « Musique en Angleterre au XVIIIe siècle » avec Frédéric de Roos (flûte à bec) et Jacques Willemyns (clavecin). Œuvres de G.F. Haendel, W. Byrd, Ch. F. Dieupart, A. Parcham et T.A. Arne (à 20 h 30).
- 26 OTTIGNIES : Au Centre Culturel et Artistique : « La bête dans la jungle » de James Lord, avec Delphine Seyrig et Sami Frey (jusqu'au 7 février).
- 28 BRUXELLES : Aux Musées Royaux des Beaux-Arts : Midis du Cinéma. Au programme : « Opération X 70 » de Raoul Servais et « Le surréalisme » (2e partie) d'Edouard Kneuzé et Adrian Maben (à 12 h 30).
- 31 GALMAARDEN : Fête de la Saint-Paul au hameau de Saint-Paul, tradition populaire remontant à 1382. Le matin, messe solennelle avec bénédiction de petits pains de seigle (Pauwelbroodjes). L'après-midi, à partir de 14 h 30, chevauchée de Saint-Paul où, dans le cadre d'une manifestation typique, les petits pains, réputés miraculeux, sont lancés dans la foule.

FEVRIER 1982

- 7 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Semaine Internationale de l'Agriculture, Horticulture, Jardinage, Ar-

boriculture, Elevage, Laiterie de ferme et Construction d'étable (jusqu'au 14 février).

- 8 IXELLES : Au Nouveau Théâtre de Belgique : « Lieder » avec Jo Baert (baryton) et Roumania Stantcheva. Œuvres de F. Schubert (à 20 h 30).
- 11 BRUXELLES : Aux Musées Royaux des Beaux-Arts : Midis du Cinéma. Au programme : « Images d'Ostende » (hommage à Léon Spilliaert) d'Henri Storck et « Egon Schiele » de Jean-Louis Fournier (à 12 h 30).
- 12 OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE : Au Théâtre Jean Vilar : « Les démons » d'Otomar Krejca (jusqu'au 27 février).
- 13 OTTIGNIES : Au Centre Culturel et Artistique : « Exercices de style » de R. Queneau, avec Danièle Lebrun, Jacques Seiler et Jacques Boudet.
- 15 IXELLES : Au Nouveau Théâtre de Belgique : « Musique ancienne » avec Danielle Etienne (flûte), Philippe Pierlot (basse de viole), Bernard Focroulle (clavecin). Œuvres de Dornel, Marais, Rameau, Leclair et J.S. Bach (à 20 h 30).
- 20 TIRLEMONT : Cortège carnavalesque (à 14 heures).
- 21 ZEMST : Cortège carnavalesque (à 14 heures).
- 23 BRUXELLES : Cortège carnavalesque (à 14 heures). VILVORDE : Cortège carnavalesque (à 20 heures).
- 24 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : « EUROCLIMA ». Salon International du Chauffage et du Conditionnement d'Air (jusqu'au 28 février).
- 25 BRUXELLES : Aux Musées Royaux des Beaux-Arts : Midis du Cinéma. Au programme : « Harpya » de Raoul Servais et « Claes Oldenburg » de Michael Blackwood (à 12 h 30) — Au Planétarium : Conférence « L'origine des éléments chimiques nécessaires à la vie » par Prof. Dr. A. Maeder de l'Observatoire de Genève (à 20 heures).
- 26 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : « BATIBOUW ». Salon International du Bâtiment et de la Décoration (jusqu'au 7 mars).
- 28 NIVELLES : Cortège carnavalesque (à 14 heures).

MARS 1982

- 1 NIVELLES : Carnaval Aclot avec sortie des groupes nivellois, grand feu des Gilles et feu d'artifice (à 20 heures).
- OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE : Au Théâtre Jean Vilar : « Chorea Bohemica », un groupe de jeunes chanteurs, danseurs et musiciens tchèques (jusqu'au 14 mars).
- 6 KRAAINEM : Cortège carnavalesque. LOUVAIN : Cortège carnavalesque.
- 7 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : « EURO-PACADO ». Salon International de cristaux, porcelaine, céramique, orfèvrerie, cadeaux et objets d'ameublement (jusqu'au 15 mars). HUMBEEK : Cortège carnavalesque. ZOUTLEEUW (LEAU) : Cortège carnavalesque.
- 8 IXELLES : Au Nouveau Théâtre de Belgique : « Lieder » avec Jo Baert (baryton) et Roumania Stantcheva. Œuvres de F. Schubert (à 20 h 30).
- 13 LANDEN : Cortège carnavalesque. ZAVENTEM : Cortège carnavalesque.
- 14 SCHERPENHEUVEL (MONTAIGU) : Cortège carnavalesque.